IMAGES

STALINE : AME DE LA RESISTANCE RUSSE

DANS CE NUMERO :

L'OFFENSIVE RUSSE

25 millièmes
En PALESTINE 30 mils
En SYRIE & LIBAN 30 piastres

No. 702 — LE CAIRE (EGYPTE)
21 FEVRIER 1943

L'ARMEE RUSSE POURSUIT SON AVANCE

L'avance victorieuse des armées soviétiques se poursuit sur tous les fronts, malgré le froid intense qui règne à travers les champs de combat de Russie. Jour après jour, les communiqués nous apprennent la chute entre les mains des Rouges de territoires envahis, au prix de quels sacrifices, par les nazis. Mais la roue a tourné, et aujourd'hui l'ennemi est poursuivi sans répit sur toutes les parties du front. Alors qu'autour de Léningrad plus de 250.000 nazis ont péri, que Stalingrad a été dégagée, que Rostov et Kharkov sont depuis quelques jours entre les mains des Russes, les armées nazies essaient de sauver leurs armées du Donetz. Mais les Russes auront tôt fait de déjouer les plans de l'adversaire et de le prendre dans un énorme mouvement de pinces dont on ne saurait mesurer les conséquences. Voici deux aspects de bataille à travers les neiges, sur le territoire de Russie.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Le général Hiver

ET L'AVANCE RUSSE

On croit généralement que la retraite précipitée des armées nazies en Russie est due au froid intense qui sévit dans ce pays durant cette partie de l'année. C'est une erreur. Le froid n'est pas la seule cause de cette déroute, comme l'a relevé Staline dans son discours du 6 novembre 1942.

S'il est vrai que les Russes sont pourvus d'un système de protection contre le froid, en partie inconnu des Allemands — chaque maison en Russie contient nombre de vêtements en cuir tanné, en peau de mouton dure comme le fer et en laine tissée selon une méthode spéciale — s'il est vrai que les Allemands ont été pris au dépourvu durant l'hiver dernier — ils eurent à enregistrer, paraît-il, plus de 300.000 décès occasionnés par le froid — il n'en est pas moins vrai qu'ils ont eu le temps de se préparer pour cet hiver.

Trois facteurs principaux, relevant de la stratégie militaire, expliquent en partie cette sanglante déroute :

1° Quand le pays est enfoui sous la neige, le sol perd ses empreintes, la localisation y devient fort difficile. Les cartes d'état-major ne deviennent plus d'aucune utilité, d'autant plus que chaque hiver offre en Russie une topographie de terrain différente. Le sol se transforme en une nappe blanche et unie, un immense *désert glacé* dans lequel tout séjour est matériellement impossible. Les envahisseurs doivent alors se cantonner dans les grands centres, laissant toute la campagne à la merci des guérilléros qui s'empressent de couper les communications téléphoniques reliant les principales positions entre elles.

2° Les routes étant bloquées, tout ravitaillement s'effectuant par cette voie devient impossible. Une armée aussi considérable que l'armée hitlérienne a besoin d'un *ravitaillement immense* de toute sorte. Or une armée sans ravitaillement adéquat est une armée paralysée. Reste le chemin de fer. Mais les voies de communications ferroviaires ont été de tout temps fort rares en Russie, à comparer avec l'immensité du pays. Ces lignes, en outre, doivent être constamment gardées et déblayées sur tout leur parcours contre l'activité incessante des guérilléros.

3° La difficulté de la guerre motorisée dans un pays froid. Les moteurs consomment trois fois plus de lubrifiant — et un lubrifiant spécial qui ne gèle pas — en hiver que durant la saison chaude, ce qui nécessite un ravitaillement énorme en carburant. Or il a été prouvé qu'un ravitaillement exécuté sur une large échelle est totalement impossible.

Du côté des Russes, la situation se présente autrement. En premier lieu, ils connaissent le terrain et ont ainsi la faculté, dans une guerre de mouvement, de se déplacer plus rapidement. Ils ont également à leur disposition un matériel de guerre adéquat. Pour donner des chiffres, signalons que l'armée russe possède plus de cent mille traîneaux tirés par des rennes et des chiens entraînés pour le transport des vivres et des munitions. En second lieu, malgré les apparences, les Russes ne font pas un grand emploi des tanks durant l'hiver. Leur supériorité en nombre et une excellente artillerie leur suffisent. Enfin, ils n'ont pas à craindre, durant leur avance, de voir leurs voies de communications principales — en l'espèce les chemins de fer qu'ils s'emploient de toutes leurs forces à arracher des mains de l'ennemi — coupées sur leurs arrières.

NOTRE COUVERTURE

STALINE
âme de la résistance russe

Dans un récent ordre du jour, Staline a ordonné à ses généraux de faire en sorte qu'aucun soldat allemand ne demeure sur le territoire russe d'ici la fin de l'été. Du train où vont les choses sur les fronts de Russie, la parole du chef, animateur du peuple soviétique dans la lutte farouche qu'il mène contre l'envahisseur, ne manquera pas d'être suivie.

REVUE DES 7 JOURS

Rentré de son voyage en Afrique, M. Churchill a prononcé un discours important devant la Chambre des Communes. En voici les points essentiels :

1° L'objectif essentiel des Nations Unies, ainsi qu'il fut établi à la Conférence de Casablanca, est de combattre l'ennemi au plus tôt, et sur l'échelle la plus étendue.

2° L'Axe perd le quart ou le tiers de tous les effectifs qu'il envoie sur le continent africain.

3° Aucune demande n'a été avancée par M. Churchill à la Turquie. « L'intention de mettre la Turquie dans une position difficile ne fait pas partie de notre politique, a déclaré le Premier Ministre. Au contraire, un désastre pour la Turquie serait un désastre pour la Grande-Bretagne et pour toutes les Nations Unies. »

4° Les constructions navales de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et du Canada ont excédé les pertes subies par suite de la guerre sous-marine de plus d'un million et quart de tonnes pendant les six derniers mois.

5° M. Churchill a annoncé la nomination du général Eisenhower comme commandant en chef des forces alliées en Afrique du Nord. Le général Alexander devient le principal collaborateur d'Eisenhower. L'amiral Cunningham assume le commandement des flottes alliées en Méditerranée occidentale, et l'Air-Chief Marshal Tedder prend la direction des opérations aériennes alliées en Afrique du Nord.

Au delà de l'Atlantique, le président Roosevelt a également pris la parole, et son magistral discours contient les déclarations suivantes :

1° En Tunisie, le but des Nations Unies est de refouler en mer les forces de l'Axe. L'objectif principal des Nations Unies est l'invasion de l'Europe.

2° Après la guerre, toutes les nations auront le droit de choisir le gouvernement qui leur convient. Mais si le choix d'un peuple se porte sur un mode de gouvernement rappelant de près ou de loin le nazisme, le fascisme ou le « nipponisme », alors les Nations Unies, et l'Amérique avant toutes, se lèvent d'ores et déjà pour dire : « Jamais plus ».

3° La propagande ennemie essaye de semer la confusion parmi nous, en laissant prévoir l'inévitabilité d'un conflit entre la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la Chine d'une part et la Russie d'autre part. Le président Roosevelt a relevé que la Russie a donné des preuves de son respect de la parole donnée.

4° M. Roosevelt a annoncé que M. Churchill voulait lui donner la garantie qu'une fois l'Allemagne battue, la Grande-Bretagne mettrait toutes ses forces en commun avec les Etats-Unis pour venir à bout du Japon. Le Président répondit au Premier britannique qu'un accord écrit à ce sujet était superflu et que tant lui-même que le peuple des Etats-Unis se contentaient de la parole d'un gentleman.

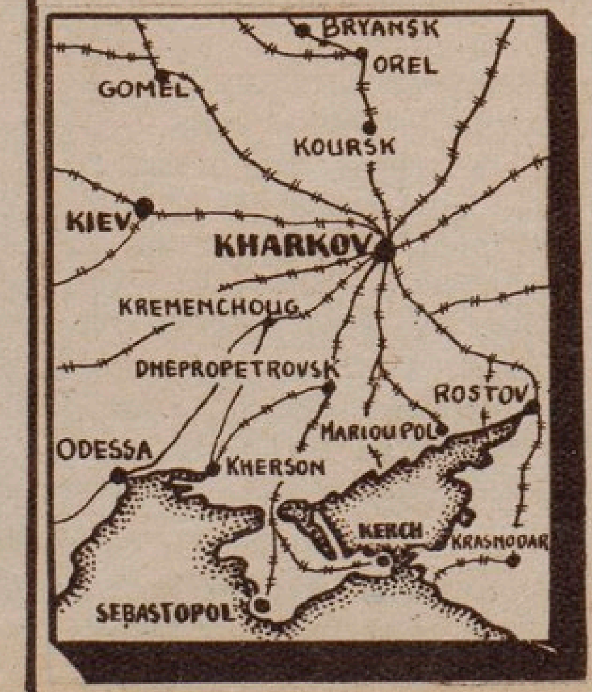
DESINTEGRATION D'UN SATELLITE ?

Des rumeurs persistantes circulent au sujet du désir de la Roumanie de négocier une paix séparée avec les Nations Unies. Que se passe-t-il au juste dans le pays de l'ex-roi Carol ? Des correspondants américains en Suisse ont câblé à leurs journaux que le Premier Ion Antonescu a ordonné l'arrestation de 4.000 membres de la Garde de Fer, dont 80 furent passés par les armes. Ils étaient inculpés d'avoir ourdi un complot pour renverser le gouvernement.

Par ailleurs, l'on rapporte qu'à travers toute la Roumanie, les démonstrations et le sabotage prennent de plus en plus d'ampleur. Ces actes sont motivés par les pertes énormes subies sur le front de Russie, estimées à Londres entre 600 et 900 mille hommes.

Les effectifs demeurés dans le pays pour assurer « l'ordre » sont bien maigres : cinq divisions roumaines et une force allemande inférieure à une division. Mais les soucis d'Antonescu ne s'arrêtent pas là. L'ambassadeur allemand, baron Manfred von Killer, lui aurait déclaré récemment : « Il est possible que la Roumanie ait à faire face à une invasion russe... »

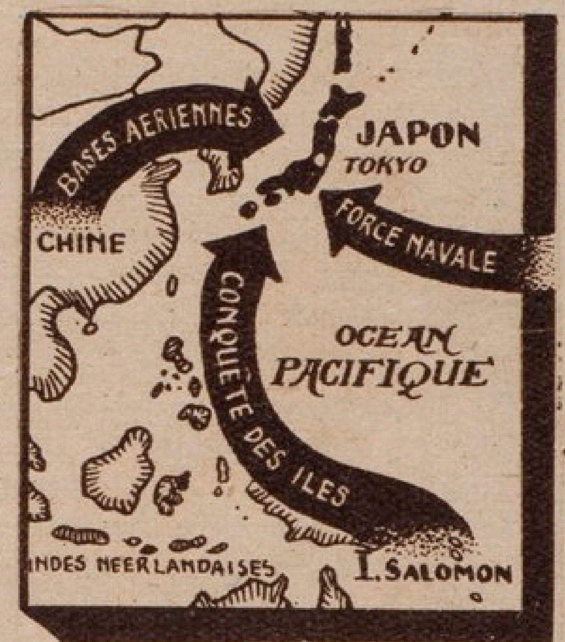
ROSTOV... KHARKOV...



Les troupes soviétiques sont entrées dans Rostov que l'ennemi a abandonné en flammes et, plus au nord, ont occupé Kharkov, pivot de toutes les opérations allemandes dans le sud. La perte de Kharkov rend la position des nazis extrêmement difficile, vu que toutes leurs communications sur ce secteur sont paralysées : Kharkov est un nœud ferroviaire qui commande huit grandes lignes. Sur toute la ligne du front, les Allemands sont en retraite, talonnés de près par les soldats de l'armée rouge.

Au cours de ces derniers mois, alors que des millions d'hommes se battaient à mort à Stalingrad et sur les autres points du front, à Moscou, des femmes, et les quelques hommes qui restaient encore dans la capitale, travaillaient à la construction d'une nouvelle branche du métro.

A la lumière des événements en Russie, l'espoir, parmi les Alliés, de voir la guerre terminée dans un avenir proche augmente journellement. D'après le « Time Magazine », les différents conseils alliés ont envisagé que l'Allemagne pourra être battue en 1943, et le Japon en 1944.



« En Extrême-Orient, les Alliés se trouvent placés devant trois chemins menant à Tokio : 1° l'envoi d'une puissante force navale réussissant à se frayer un passage à travers la ceinture extérieure d'îles tenues par le Japon et allant frapper au cœur même des îles japonaises ; 2° l'emploi des bases aériennes en Chine, bases qu'il faut encore outiller ; 3° la tactique de conquête d'une île après l'autre, en gravissant l'échelle à partir des Salomon et de la Nouvelle-Guinée. »

L'EUROPE TIENDRA-T-ELLE LE COUP ?

L'offensive aérienne contre l'Europe a repris avec violence. Les bombardiers britanniques et américains opèrent à partir de l'aérodrome géant qu'est l'Angleterre. Avec l'approche de la belle saison, il est à prévoir que l'offensive aérienne alliée ira en augmentant d'intensité. Il n'y a aucun doute qu'actuellement les défenses allemandes ne sont pas dans un état idéal de préparation. Jamais, depuis le début de la guerre, les Alliés ne se sont trouvés en meilleure position pour « amollir » les principaux points stratégiques du Reich. Les désastres de Russie ont exigé une intervention de plus en plus importante de l'aviation nazie pour contribuer au dégagement, dans la mesure du possible, des armées encerclées par les Russes. D'autre part, sur le front de Tunisie, où des opérations meilleures ont commencé, la Luftwaffe a été obligée de détacher une grande partie de ses effectifs. Autant de chasseurs qui ne prendront pas l'air pour aller intercepter les escadrilles de bombardement alliées opérant au-dessus de l'Europe.

LE TAUREAU PAR LES CORNES

Quelques heures après le président Roosevelt, M. Joseph Davies, ancien ambassadeur américain auprès du Kremlin, a pris la parole à New-York, abordant la question de brûlante actualité de l'après-guerre :

« Nous devons avant tout résoudre un problème essentiel : établir une paix qui ne pourra pas être troublée par les tentatives criminelles de ceux qui, passant outre aux lois, veulent ruiner leur prochain et détruire le monde. »

Au sujet des relations entre les Nations Unies et la Russie, M. Davies a déclaré sans ambages :

« Je ne suis pas communiste. Je suis un individualiste, convaincu que notre système de gouvernement, basé sur la liberté de travail et sur l'émulation, est le meilleur qui ait jamais été élaboré. Il y a donc beaucoup de points sur lesquels je ne suis pas d'accord avec les dirigeants de l'Union Soviétique. Pourtant, je suis sûr de leur intégrité, de leur courage et de leur attachement à une cause qu'ils considèrent comme juste.

« Les idéologies, les religions et les systèmes de gouvernement des différents membres des Nations Unies ne concernent que chacune de ces nations en propre. Devons-nous pour cela considérer comme impossible une action commune dans l'après-guerre, en vue du maintien d'une paix juste et durable ?

« La résistance et le courage manifestés par les Russes dans la défense de leurs libertés et de leurs foyers est une preuve éclatante de leur bravoure et de leur sens de l'honneur. Ne l'oublions pas, et soulignons en même temps qu'il est très important qu'à son tour la Russie nous comprenne et nous fasse confiance. »

Dans son discours du 6 novembre 1942, M. Staline a déclaré que, de son côté, la Russie luttait pour le même idéal et, entre autres, pour « assurer à chaque nation le droit d'organiser sa vie comme elle l'entend ».

X X X

Kharkov

CLEF DE L'UKRAINE

La poussée russe en Ukraine laisse prévoir de nouvelles victoires soviétiques. La chute de Kharkov signifie l'écroulement de tout le système défensif allemand dans le secteur sud.

Durant trois siècles, la ville de Kharkov a joué un grand rôle dans l'histoire de la Russie. Fondée en 1654, elle était destinée à l'origine à être une forteresse chargée de la défense de l'Ukraine. Elle servit comme un avant-poste important de Moscou durant l'invasion des Tartares. En 1765, Kharkov devint le centre administratif de toute l'Ukraine. Elle conserva cette position jusqu'en 1920. La république de l'Ukraine ayant été alors reconnue par le gouvernement des Soviets, un traité fut signé définissant définitivement les relations entre l'Ukraine et l'U.R.S.S. La capitale de la nouvelle république devint officiellement Kiev, qui est la vraie capitale traditionnelle du pays.

Le développement industriel de Kharkov a été très rapide durant les cinquante dernières années, grâce à l'exploitation des grandes ressources minérales et à la fertilité naturelle des bassins du Donetz et du Dnieper.

Kharkov a une population de 835.000 habitants. C'est une des plus belles cités de l'Union des Républiques Soviétiques. Le Palais de l'Industrie et le Bâtiment de la Poste sont de merveilleux exemples de l'architecture moderne russe. Kharkov contient plusieurs industries lourdes, entre autres une grande usine de tracteurs. Kharkov demeura la capitale de l'Ukraine quelques années après la Révolution russe.

Le jeûne

DU MAHATMA

Pour la nième fois, Gandhi se remet à jeûner. La chose lui est devenue habituelle et elle ne soulève, aux Indes et dans le monde, qu'un intérêt limité.

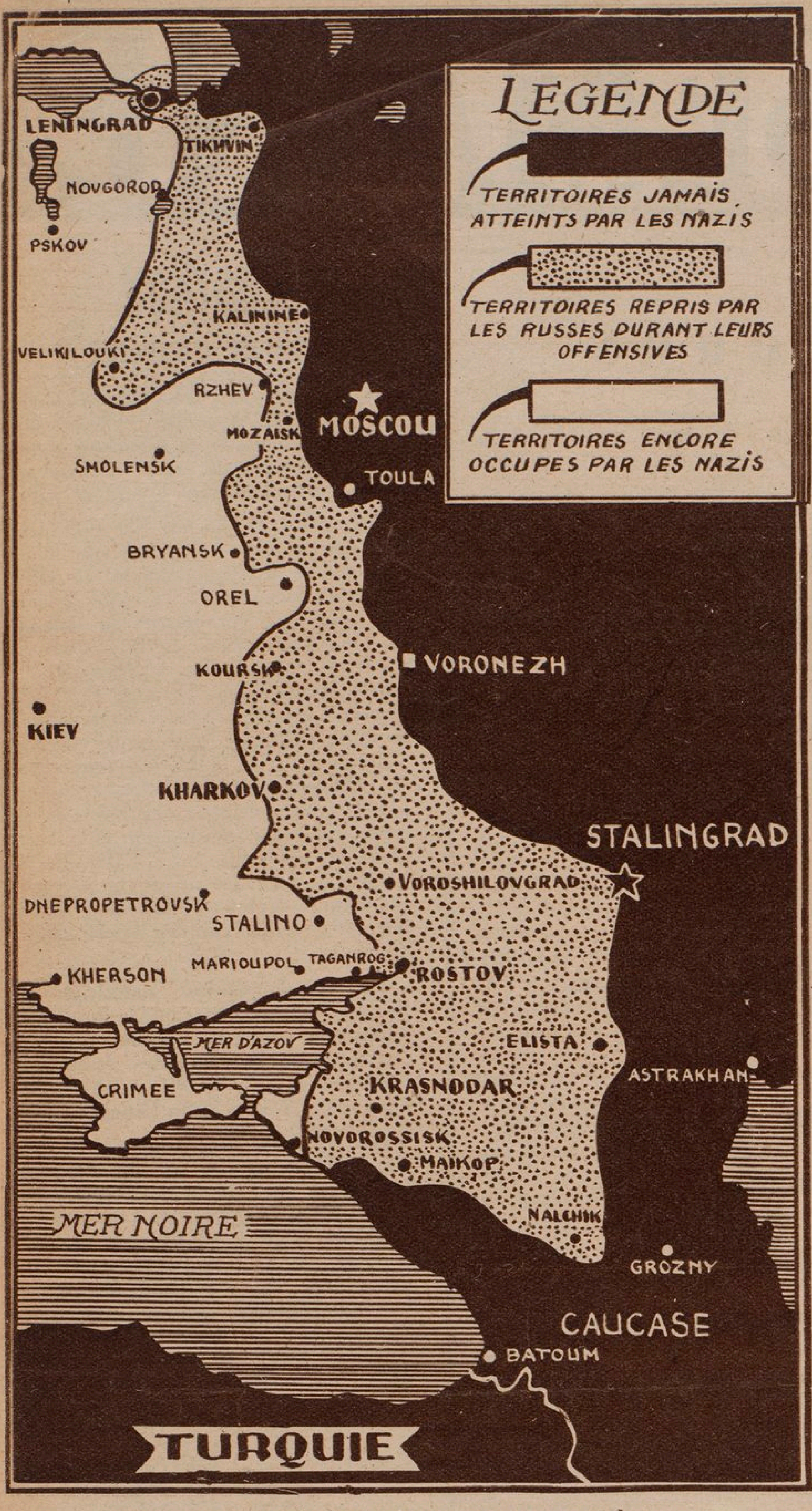
Sa dernière « pénitence » remonte à février 1939. Le Mahatma semble avoir une prédilection particulière pour ce mois.

Le jeûne du leader hindou n'est d'ailleurs pas complet. On lui donne du jus d'orange et un peu d'eau chaque jour. En somme, il ne se prive que du lait de sa chèvre. Les premiers jours du jeûne, il passe le temps à tisser. C'est son délassement favori quand il est en prison.

La personnalité de Gandhi, bien qu'empreinte de noblesse, est pleine d'étrangetés et de contradictions. Antifasciste dans l'âme et pacifiste à outrance, il mena une campagne au début de la guerre, invitant ses compatriotes à appuyer la Grande-Bretagne dans sa lutte contre le désir d'hégémonie de l'Allemagne et du Japon. Cela ne l'empêcha pas, quelques mois plus tard, au moment où l'Angleterre était aux prises avec ce dernier pays, de déclencher un mouvement de désobéissance civile.

Son vœu de pauvreté, de chasteté et d'ascétisme lui attira les sympathies de la majorité des Hindous. Gandhi calcula un jour le revenu moyen d'un Hindou. Il ne le dépassa jamais depuis pour son entretien. Quand on lui offre un cadeau alimentaire, il l'accepte pour ne pas blesser son visiteur. Mais il se renseigne sur le prix payé et le lendemain il le déduit de sa dépense journalière. A ce jeu, il lui arriva plus d'une fois de se passer de manger.

Son esprit ne manque pas d'une certaine finesse. Charlie Chaplin lui écrivit un jour : « Je ne suis qu'un comédien, mais, comme tel, je m'intéresse aux drames. Vous êtes un drame et une grande âme. Ce serait une joie pour moi de vous rencontrer. » Le Mahatma lui répondit : « Vous faites rire les enfants. C'est le meilleur passeport pour le ciel. Je suis loin de croire que j'arriverai aussi haut, car je ne suis pas un saint. Faisons connaissance : j'éprouve autant de curiosité à rencontrer un comédien que vous à me voir. »



LA LIBÉRATION A COMMENCÉ

Carte montrant les territoires occupés par les nazis depuis leur offensive de juin 1941. La partie grisée représente les régions reprises par les Russes qui viennent de porter un coup fatal à l'adversaire par la reprise des villes de Rostov et de Kharkov, dont l'importance, du point de vue stratégique, est incommensurable. Et l'avance se poursuit.

Troubles

EN ROUMANIE

L'évacuation de Bucarest, annoncée il y a quelques jours par les dépêches des journaux, ajoutée aux désastres successifs que les troupes roumaines continuent de subir en Russie, indiquent que le moral du peuple roumain commence à fléchir. Le maréchal Antonescu aura sous peu à faire face, si les armées russes poursuivent au même rythme leur avance victorieuse, à un front intérieur très dangereux.

Dans son ensemble, le peuple roumain est foncièrement démocratique. Il s'élève actuellement avec violence contre la dictature d'Antonescu. Tous les démocrates se sont ralliés aujourd'hui au grand parti dirigé par Maniu, leader du parti paysan (les paysans représentent plus de 85 % de la population du royaume). .Maniu, suivi de tous les chefs de parti, ne cesse d'ailleurs, depuis la réoccupation de la Bessarabie par les troupes roumaines, de demander au maréchal Antonescu de mettre fin aux hostilités contre la Russie, d'autant plus que c'est la première fois dans son histoire que la Roumanie se trouve en guerre avec sa puissante voisine.

D'autre part, c'est à l'opposition de Maniu qu'est dû le refus d'Antonescu, lors de l'envahissement de la Yougoslavie par les Allemands, d'imiter la Hongrie et la Bulgarie, qui participèrent à l'attaque allemande et au dépècement de la Yougoslavie, malgré leur pacte d'éternelle amitié avec celle-ci.

Le vieux Maniu est l'idole de l'immense majorité du peuple roumain. Mais il n'aime pas la violence et l'illégalité, et si les graves événements qui se préparent en Roumanie prennent une tournure sanglante, cela ne sera pas sous son initiative.

La ligne Mareth

N'EST PAS UNE LIGNE MAGINOT

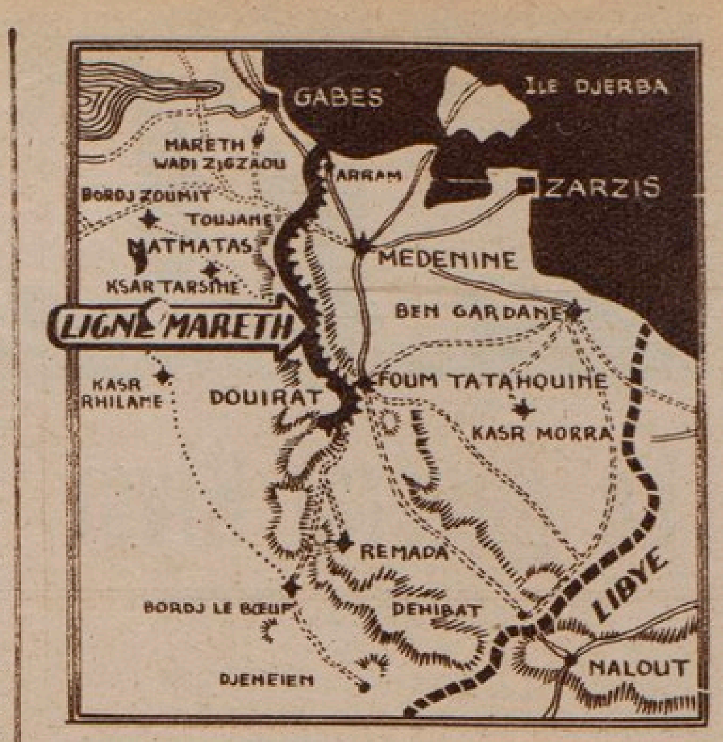
« Ne vous imaginez pas surtout que c'est une autre ligne Maginot », disait un des principaux architectes de la ligne Mareth à George Sterr, ancien correspondant du « Times ». Celui-ci devait publier, quelques mois plus tard, un ouvrage contenant de précieuses informations sur le système de fortification français en Tunisie.

« La ligne comporte en tout cas, ajoutait cet ingénieur, les moyens de défense les plus modernes. Malheur à ces messieurs s'ils venaient un jour s'y frotter ! »

Et il indiquait de la main la frontière tripolitaine gardée à ce moment-là par les Italiens.

La Huitième Armée britannique est, cependant, sur le point de s'y « frotter ». Continuant sa retraite, Rommel vient de se retrancher, dit-on, derrière la ligne Mareth.

D'après George Sterr, la nature et l'art militaire se sont associés pour faire de la frontière tunisienne une barrière bien difficile à franchir pour une armée venant de l'est. Cette barrière comprend en premier lieu des obstacles naturels composés, au sud, par des dunes de sable et, à l'ouest, par les montagnes Matmatas (à l'exception d'une partie située vers la côte). Quant aux obstacles artificiels, ils forment ce qu'on appelle la ligne Mareth ; celle-ci n'est pas une ligne proprement dite, mais une suite de défenses en profondeur s'étendant depuis le golfe de Gabès jusqu'au pied de la montagne Matmatas. Elle se compose : 1° d'une série de forts ; 2° d'un profond réseau de fils de fer barbelés ; 3° de nombreuses pièces d'artillerie dissimulées parmi les inégalités du terrain.



Les possibilités d'attaque venant de l'est, envisagées par les constructeurs de cette ligne, se montent à trois :

1° L'attaque de l'extrémité sud de la frontière. Eventualité douteuse, car de ce côté s'étend la masse sablonneuse du Sahara inaccessible aux véhicules motorisés.

2° Un assaut essayant de contourner la ligne Mareth par son flanc sud ; mouvement qui se heurtera à la présence de plusieurs forts, entre autres le fort Tatahouine surnommé le Verdun du Sahara.

3° Une offensive frontale pour percer la ligne Mareth elle-même, sur la côte.

Les vainqueurs d'El Alamein, Alexander et Montgomery, ne sont pas convaincus que la ligne Mareth bloquera l'avance de la Huitième Armée.

Le général Alexander a même déclaré la semaine dernière que « la ligne Mareth n'est pas une position de défense très confortable, étant donné qu'elle était destinée à arrêter les transports par chevaux, mais aujourd'hui, avec l'introduction des unités blindées mobiles, son flanc peut être contourné ».

HUMOUR RUSSE

L'officier allemand. — Vos ordres ont été exécutés, mon colonel. Les Roumains viennent de déclencher une contre-attaque.

Le colonel. — Ont-ils protesté ?

L'officier. — Non, mon colonel. Ils paraissaient même contents.

Le colonel. — Contents ? Seigneur ! Courez vite et ordonnez-leur de retourner. Ils ont sûrement l'intention de se rendre sans combat.

●

Une voix s'élevant des tranchées allemandes. — Fritz, pourquoi gueules-tu donc ainsi ? Tu te fais entendre par tout le front.

Fritz (parlant des tranchées russes). — Je viens de capturer un grand escogriffe russe portant une mitrailleuse.

La première voix. — Amène-le vite ici !

Fritz. — Il ne veut pas me laisser partir.

●

Le major allemand. — Herr Lieutenant, pourquoi le second bataillon n'a-t-il pas exécuté mon ordre d'attaquer ?

Le lieutenant. — Euh !... voilà... Les hommes déclarent que Gœbbels a annoncé hier la prise de la ville et qu'il est inutile de risquer leurs vies à la reprendre de nouveau.

●

Le premier soldat nazi. — Tu as également reçu une lettre ? Quelles nouvelles du pays, Otto ?

Le second soldat nazi. — On m'apprend que ça va très mal et que tout se gâte de plus en plus. Et toi, que t'a-t-on écrit ?

Le premier soldat nazi. — Tout à fait le contraire. Que tout se gâte de plus en plus et que ça va très mal.

Eléphants

DE COMBAT

Chaque guerre apporte avec elle une foule d'inventions par lesquelles les hommes donnent toute la mesure de leur ingéniosité. L'apparition des chars d'assaut avait suscité dans l'autre guerre un vif mouvement de curiosité. Il en est de même dans celle-ci, des avions en piqué. D'Extrême-Orient que nous est-il venu de nouveau ? Il y a bien eu les sous-marins de poche grâce auxquels les Japonais ont pu réussir, au début, des attaques très audacieuses. Nous avons entendu parler aussi de l'avion-torpille. Mais, assurément, la chose la plus surprenante, celle à laquelle nous aurions été à mille lieues de nous attendre, c'est bien l'utilisation de l'éléphant comme une sorte de tank.

Les Japonais dressent, paraît-il, en Birmanie, des éléphants pour le combat. Un corps de ces proboscidiens d'environ cent unités est constitué. Chaque animal porte de quatre à cinq hommes, outre le cornac à cheval sur son cou. Il est également chargé d'une pièce d'artillerie de petit calibre ou d'une mitrailleuse. Ces éléphants peuvent parcourir vingt-quatre kilomètres par jour, ce qui est une distance très appréciable dans la jungle et les marais. Une des principales difficultés du dressage est d'habituer les éléphants au bruit du canon. On sait qu'ils ont l'ouïe fine, mais aussi une grande sensibilité nerveuse de l'oreille qui leur rend le bruit à ce point insupportable, que les éléphants sauvages chargent souvent en forêt dans la direction du bruit. Plus d'un chasseur en Birmanie, au Siam ou au Laos, pays par excellence des éléphants, a pu l'apprendre à ses dépens.

Ce nouveau tank en chair et en os est, évidemment, plus vulnérable que l'autre. Une seule balle de fusil peut le mettre hors de combat. Mais pour les Nippons, il offre un avantage extrêmement précieux : il ne consomme pas de pétrole...

Comment la guerre

PRENDRA FIN

« Comment la guerre prendra-t-elle fin ? » Question que tout le monde se pose plus ou moins vaguement, mais à laquelle personne ne peut répondre. Un homme politique d'un pays neutre a prétendu récemment que le conflit actuel ne peut se terminer que par six moyens seulement. A nos lecteurs de juger s'il a tort ou raison. De l'avis de ce diplomate, la guerre ne peut prendre fin que par :

1° La mort ou le suicide de Hitler.

2° L'ouverture d'un ou de plusieurs nouveaux fronts en Europe occupée, qui serait suivie par l'effondrement du système défensif allemand sur les côtes de la Manche et en Méditerranée. L'Allemagne exténuée et débordée de tous côtés, capitulerait.

3° Une révolution intérieure en Allemagne et en Italie, qui aurait pour résultat de renverser Hitler et Mussolini et d'établir une dictature militaire.

4° L'emploi des gaz par l'Allemagne et ensuite par les belligérants, le Pape exhortant les deux parties à mettre bas les armes.

5° La découverte d'une arme dont la puissance de destruction serait si terrible qu'elle menacerait de mettre fin à la civilisation.

6° Le bombardement massif et sans cesse grandissant de tous les centres industriels de l'Europe, qui aurait pour conséquence de causer un soulèvement général parmi les populations des pays occupés.



MOISSON ROUGE
(D'après une revue américaine)

Ici Londres...

VOICI QUELQUES MESSAGES

Voici ce que l'on entend chaque jour à la radio de Londres au cours des émissions en langue française de la France Combattante.

Laissez-nous vous donner quelques détails au sujet de ces messages qui transportent d'une rive à l'autre de la Manche des nouvelles toutes fraîches aux parents des membres des forces françaises combattantes, selon un code secret ou une indication qui révèle à l'intéressé l'identité de celui dont on parle.

La personne qui, à la radio de Londres, transmet ces messages s'appelle « Mademoiselle Annette ». Mais ceci est un nom de guerre et cache l'identité d'une jeune Parisienne dont la tâche délicate est entourée de mille précautions.

Durant quelques minutes, chaque jour, « Mademoiselle Annette » s'installe devant le micro, dans un studio spécial de la B.B.C., et envoie des messages secrets à travers la Manche. Chaque message est une adresse particulière à quelque Français ou quelque Française lui annonçant que Michel, ou Jacques, ou André se trouve en bonne santé. C'est souvent la première nouvelle, reçue depuis des mois, d'un mari, d'un fils ou d'un frère. L'intéressé se sent pris d'une véritable émotion. « L'absent se porte bien. » C'est tout ce qu'il désirait savoir, et cela lui procure une joie compréhensible.

Les Français combattants sont si prudents que les Allemands ne peuvent jamais reconnaître à qui ce message est adressé. Souvent l'âge de l'expéditeur est donné, de même que la région dans laquelle il se trouve. Mais on évite les détails trop personnels qui pourraient faire connaître l'identité de l'expéditeur et, par conséquent, celle du destinataire. Néanmoins, quelques indications, d'apparence banale, sont très précieuses pour les auditeurs de France. Ainsi, quand vous entendez que « Henri brise toujours ses lacets », que « Jean porte encore au genou la cicatrice de la blessure qu'il s'est faite avec une serpe », que « Jules déteste la soupe », et que « les vins favoris de René sont de telle ou telle marque », soyez sûr que quelques auditeurs ont reçu de ce fait d'excellentes nouvelles de l'absent et qu'ils peuvent être tout à fait tranquilles à son sujet.

« Mademoiselle Annette » possède une personnalité très sympathique. Comme elle compulse les messages que les membres de la France Combattante lui ont envoyés pour être lus à la radio, elle déclare : « Je ne les lis jamais mot à mot, mais les transmets par cœur, après les avoir lus, et comme si je me trouvais en présence des mères ou des épouses qui les reçoivent. »

Est-elle sûre que ces messages sont bien reçus ? Parfaitement, car des réponses écrites parviennent à la B.B.C. portant sur leur enveloppe l'effigie du maréchal Pétain. Une lettre avait pour toute adresse : « Marcel, né le 14, 1915, c/o B.B.C., Londres ». Les Français combattants battirent tous leurs records en ne tardant pas à trouver le destinataire de la lettre.

Et ils ne sont pas à un record près...

TROPHEES DE GUERRE

Une femme allemande, mariée à un officier, énumérait à sa voisine les divers profits qu'elle avait retirés des conquêtes nazies.

— De Norvège, déclara-t-elle, je reçus cette admirable paire de gants, de Tchécoslovaquie ces élégantes chaussures, de Paris cette robe merveilleuse.

— Et de Russie ? interrompit l'autre. Qu'avez-vous reçu de Russie ?

— De Russie, répondit-elle, je reçus ce voile de veuve.

L'ACTUALITE

par l'affiche

Quand l'armée allemande monta brusquement à l'assaut des frontières russes en juin 1941, une vague d'indignation furieuse déferla sur l'U.R.S.S. Chacun entendit fournir une contribution matérielle ou morale à l'effort de guerre du pays. Les artistes et les poètes de Moscou créèrent ainsi, le premier dimanche qui suivit l'invasion allemande, une fabrique d'affiches de propagande, connue bientôt sous le nom de Okno Tass (les fenêtres de Tass). Les nouvelles qui parvenaient chaque matin de l'agence officielle d'informations « Tass », les communiqués de guerre publiés par le gouvernement, ainsi que tout sujet d'actualité défrayant à l'époque les conversations, étaient rapportés et commentés dans une affiche. A midi, les poètes avaient déjà traduit ces nouvelles en vers légers et les artistes avaient fini de composer des dessins humoristiques appropriés. L'après-midi, ces affiches étaient exposées dans les rues et étaient entourées d'une foule de curieux enthousiastes, lisant les vers à haute voix.



Un détachement de sapeurs écoute les nouvelles du front qui leur sont données par un expert militaire en plein air.

9 OCTOBRE 1941

JOUR OU LE SORT DE L'HUMANITE A ETE SCELLE POUR 1.000 ANS

L'article suivant a été tiré d'un livre dont le succès fut éclatant aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. « Last train from Berlin » contient une analyse de la situation psychologique et politique dans le Reich de Hitler. L'auteur, Howard K. Smith, a vécu pendant de longues années en Allemagne, et a été le témoin oculaire des principaux événements qui s'y sont déroulés au cours de ces dernières années de tourmente. Smith traversa la frontière suisse le 7 décembre 1941. Une heure après, il apprenait l'entrée en guerre des Etats-Unis et l'internement des journalistes américains demeurés en Allemagne.

L'histoire du national-socialisme est entièrement dominée par une date. La lutte pour le pouvoir, les longues années de préparation, les victoires remportées pendant les premières années du conflit, tous les efforts de Hitler ne sont que poussière près de cette date du jeudi 9 octobre 1941. Depuis ce jour, le moral allemand a sombré dans un abîme de désespoir d'où rien au monde ne pourra le tirer, si ce n'est une victoire militaire décisive. Ni les miracles accomplis par les services de propagande, ni l'annonce de victoires retentissantes sur n'importe quelle partie du front ne pourront tirer les Allemands du morne découragement dans lequel ils sont noyés. Le 9 octobre 1941, la propagande nazie a perdu sa fonction, consistant à modeler l'opinion publique. Je pense que l'histoire et la postérité considéreront ce jour, non seulement comme la date qui a marqué le premier pas vers la chute de Hitler, mais, pour employer une expression chère au Führer, comme le tournant décisif de l'histoire de l'humanité pour mille ans à venir.

Comment se fait-il, diront certains, qu'un jour tellement important ait passé totalement inaperçu à travers le monde ? La raison de cette inadvertance est simple : les conséquences des événements qui se sont déroulés ce jour-là n'ont apparu que par la suite.

OCTOBRE 1941

La guerre en Russie avait atteint un maximum d'intensité. L'armée rouge semblait ne pas vouloir se résigner à succomber, malgré les coups terribles qui lui étaient portés. L'hiver approchait à grands pas. En Allemagne, le moral n'était pas bien haut. Les nerfs et la résistance physique des citoyens du Reich avaient été soumis à une série d'épreuves capables de démoraliser les hommes les mieux trempés.

Mettant à profit un calme relatif qui régna pendant tout un mois sur le front de Moscou, Hitler décida de frapper le grand coup. Dans le secret le plus absolu, il concentra tous les hommes, toutes les armes, tous les canons grands ou petits qu'il put trouver dans le Reich. Il comprima des millions d'hommes, un matériel de guerre en quantité jamais vue auparavant dans une catapulte gigantesque qui fut braquée sur les lignes russes. Cette concentration gigantesque était un chef-d'œuvre de puissance militaire alliée à tout ce que la technique prussienne pouvait offrir de meilleur. Les forces grâce auxquelles la *Wehrmacht* était parvenue à effectuer des percées dans la ligne Maginot, en 1940, n'étaient rien, comparées à cet assemblage monstrueux de puissance.

Le 2 octobre 1941, Hitler fit fonctionner sa catapulte : dès le premier jour, l'avance réalisée par ses panzers fut impressionnante, mais l'issue était encore incertaine. Le 4 octobre, le Führer quitta son quartier général sur le front oriental et s'en alla à Berlin, pour prononcer son discours annuel devant les dirigeants des organisations des secours d'hiver. Malgré le secret absolu dont il avait entouré son offensive suprême, Hitler en laissa deviner le déclenchement à ses auditeurs.

Alors le peuple allemand fut saisi d'une ardeur frénétique, et réprima à grand'peine son impatience de connaître de plus amples détails sur la partie décisive qui se jouait à l'est. Le 8 octobre au matin, Hitler consentit à soulever un coin du voile, en annonçant dans un communiqué les premiers progrès de l'offensive. Finalement, le 9, après avoir une dernière fois consulté ses cartes, après avoir vérifié une dernière fois les rapports qui étaient sur sa table, il fit mander le docteur Dietrich, directeur de son service de presse. Otant ses lunettes cerclées d'écaille — gare au photographe qui le surprendrait avec cet accessoire sur le nez ! — le Führer ordonna à son subalterne de se rendre à Berlin et de tout révéler.

La période du « silence stratégique » était révolue.

Dietrich saisit au vol l'attitude « historique » de son maître. Rentré dans ses quartiers, il se mit en communication téléphonique avec Gœbbels, demanda à ce dernier de préparer, avec toute la pompe de circonstance une conférence de presse digne de l'heure. Puis, il se mit en route vers la capitale, imbu de son importance de messager extraordinaire.

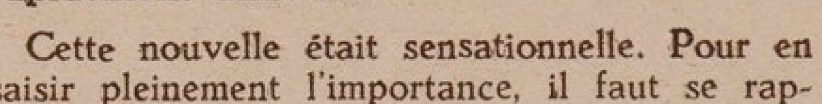
LA CEREMONIE

Ce jour-là, la salle des Conférences de Presse à la Wilhelmstrasse, pleine à craquer, avait été décorée et pavoisée avec un soin particulier. Sur la grande paroi avait été accrochée une immense carte de Russie, trois fois haute comme un homme.

Dietrich fut présenté en quelques mots par le Dr Brauwiller, un membre fidèle de la vieille garde qui avait été nommé chef de la section de la presse au ministère des Affaires Etrangères, après l'arrestation de Bœhmer. Puis, le petit docteur se leva et prit la parole.

Je regrette de n'être pas en mesure de reproduire textuellement les phrases prononcées par Dietrich. Il est étrange que jamais ce discours n'ait été reproduit *in extenso*, ni dans les journaux ni à la radio. Serait-il possible que, parmi les fonctionnaires enthousiastes du ministère, un obscur rond-de-cuir eût suggéré un peu de prudence ?

Car Dietrich prononça des paroles imprudentes. **Il annonça que les « derniers restes » de l'armée rouge, pris dans deux poches immenses formées par l'étau d'acier des armées allemandes, à proximité de Moscou, étaient en train d'être impitoyablement et rapidement annihilés.**



Cette nouvelle était sensationnelle. Pour en saisir pleinement l'importance, il faut se rappeler les circonstances qui prévalaient au moment où elle fut annoncée. C'était la première indication précise que le peuple allemand recevait depuis que l'offensive avait été déclenchée. L'annonce venait en droite ligne de Hitler, et l'on ne pouvait mettre en doute sa véracité. Derrière les deux poches dans lesquelles se débattaient les armées russes gisait Moscou, séparé de la Wehrmacht seulement par un espace vierge de tout obstacle. Dietrich avait clairement déclaré qu'entre l'Allemagne et la victoire complète en Russie, signifiant la conquête de cet immense pays aux ressources et aux richesses infinies, il n'y avait plus désormais que « le temps qu'il faut à l'homme et à la machine pour parcourir la distance donnée », et « sur cela, Messieurs, je suis prêt à miser mon entière réputation journalistique », conclut Dietrich en agitant dramatiquement le bras.

ENTHOUSIASME

Personne ne songe à contester que les nazis racontent des tas de mensonges. Mais il est également vrai que Hitler n'a jamais menti au sujet d'un événement militaire précis, sujet à vérification. Tous les assistants acceptèrent donc comme vraie la nouvelle que Dietrich leur donnait. Dans leur imagination se leva l'image de la Russie avec ses immenses ressources, entre les mains de Hitler : une augmentation d'environ deux cents millions d'esclaves pour accomplir le labeur du Führer. Désormais, dix millions d'hommes enivrés par les victoires pouvaient librement se lancer à la conquête de la Grande-Bretagne...

Lorsque Dietrich termina, une grande excitation s'empara de l'assistance. Des uniformes allemands et axistes s'agitèrent, se félicitant mutuellement avec effusion. Et Dietrich s'en retourna au quartier général sur le front, pour assister à la grande finale, au coup de grâce.

Au sein du peuple, dès que la grande nouvelle fut annoncée, hommes et femmes se mirent à supputer les avantages économiques et stratégiques qu'allait leur apporter la conquête de la Russie. Les journaux, tout en évitant de reproduire textuellement le discours de Dietrich, parurent avec des manchettes impressionnantes : « Le voile sur l'offensive de l'est est levé ». « Dietrich a dit : La campagne à l'est est décidée. »

Rappelant l'ordre du jour émis par Hitler le premier jour de l'offensive : « Frappez le dernier coup puissant, qui anéantira l'ennemi avant l'arrivée de l'hiver, et complétez la dernière grande victoire décisive de l'année », les commentaires de la presse officielle furent à peine moins imprudents que le langage de Dietrich : « L'ordre du Führer a été exécuté. La décision stratégique avait été remportée. Le concept de la blitzkrieg avait été appliqué avec tous ses effets. Sept jours avaient suffi pour donner un coup mortel à la plus grande machine de guerre du monde, un coup dont la Russie ne pourrait jamais, jamais se relever. »

La réaction fut « électrique ». Sur tous les visages on pouvait lire un soulagement indescriptible. On racontait déjà que Staline avait demandé un armistice. Dans les jours qui suivirent, les libraires mirent en étalage dans leurs vitrines des dictionnaires et des grammaires pratiques russes. Le désir d'obtenir des emplois dans la nouvelle colonie était partagé par toute la population. Les journaux publièrent des études économiques extrêmement documentées. La terrible boucherie des fils de l'Allemagne était sur le point de prendre fin. Les hommes des panzers rentreraient dans leurs foyers pour la Noël.

Il faut avoir, comme je l'ai fait, vécu avec les Allemands pendant des années, pour se faire une idée exacte de ce qu'ils ressentirent alors. Lorsque Gœbbels déclara à la radio « le peuple allemand ne veut pas la guerre », il dit la stricte vérité.

LE REVEIL

Les jours heureux furent de courte durée. Le réveil fut soudain et pénible. Voici une série de manchettes parues en première page des journaux nazis dans les jours qui suivirent le communiqué tonitruant de Dietrich.

10 octobre : un titre sur sept colonnes en rouge :

LA GRANDE HEURE A SONNE : LA CAMPAGNE DE L'EST EST DECIDEE.

11 octobre, en lettres noires :

L'AVANCE TRIOMPHALE A L'EST DEVIENT DE PLUS EN PLUS PROFONDE.

12 octobre :

L'ANNIHILATION DES ARMEES SOVIETIQUES PRESQUE ACCOMPLIE.

13 octobre :

Les champs de bataille de Viazma et de Briansk sont loin derrière le front.

14 octobre :

Les opérations à l'est se déroulent conformément aux plans.

(*Lire la suite en page 12*)



« IL DEVRAIT SE REGARDER DE DOS ! »

(D'après « P.M. »)



Les membres de l'équipage d'un tank russe profitent d'un moment de répit, à l'arrière du front, pour se livrer à des ablutions à l'aide de la neige dont ils se servent en guise de savon.

DE LA MER BLANCHE A LA MER NOIRE



A travers la neige, des troupes traînent leurs canons et leurs munitions vers les premières lignes du front.



Des tanks allemands, tombés entre les mains des Russes, sont dirigés vers le camp où ils subiront les réparations nécessaires. Après quoi, les Russes les emploieront pour chasser leurs anciens possesseurs.



Au cours de leur retraite, les nazis ont laissé derrière eux quantité de véhicules, de canons et de chars. En voici un amas dans un village qu'ils ont abandonné. Une grande quantité de matériel a été capturée.



Sur une partie du front abandonné par les nazis, des ingénieurs soviétiques réparent des voies ferrées qu'ils utiliseront bientôt.



Un point fortifié de l'armée rouge enfoui dans les glaces.

LA REGION DE KUSNETSK produit annuellement : 25 millions de tonnes de charbon, 6.000 tonnes de fonte, 30 % des matières chimiques et explosives de Russie, 20% de son armement, 20 % de son aviation.

LES PROVINCES MARITIMES produisent : 10 % des engins de guerre, 75 % des conserves de l'U.R.S.S.

LA REGION DE L'OURAL PRODUIT ANNUELLEMENT : 5 millions de tonnes de charbon, 7 millions de tonnes de fonte, 6 millions de tonnes de pétrole, 30.000 tonnes d'aluminium, 50 % des tanks et des armements de Russie, 70 % de son matériel roulant, 40 % de ses matières chimiques et explosives, 50 % de son aviation, 60 % de ses machines de guerre.

LA REGION DE MOSCOU PRODUIT ANNUELLEMENT : 70 % des automobiles de Russie, 30 % de son matériel roulant et de ses armements, 50 % de son caoutchouc synthétique, 30 % de son aviation, 30 % de ses matières chimiques et explosives.

L'UKRAINE PRODUIT : 81 millions de tonnes de charbon, 10 millions de tonnes de fonte, 20.000 tonnes d'aluminium, 30 % des armements, 30 % de ses céréales.

Après l'attaque allemande de juin 1941, un grand nombre d'établissements industriels de l'Ukraine furent évacués avec leur matériel et leur personnel vers les régions de l'est. (D'après « Picture Post »)

DERRIERE L'OFFENSIVE RUSSE

Quelle est la portée et quelles pourraient être les conséquences de l'offensive soviétique ? Quelles sont les possibilités des armées russes ? Sont-elles capables, non seulement de tenir tête, mais de terrasser l'adversaire ? On ne peut répondre à ces questions qu'en passant en revue les efforts déployés par la nation soviétique, à l'intérieur de son immense territoire, pour contribuer à la défaite de l'ennemi

« La Russie est comme un animal qui aurait été écrasé deux fois, mais qui ne se rendrait pas compte qu'il est mort... Les Russes n'ont pas de courage, mais sont animés d'un instinct brutal. » C'est dans ces termes qu'un commentateur nazi décrivit l'étrange vitalité de l'« animal » soviétique qui, malgré ses blessures profondes, retourne à l'attaque avec acharnement. Les pertes russes, en territoires, en matériel de guerre et en hommes, peuvent paraître énormes, comparativement aux ressources des autres nations en guerre.

En fait, la Russie a perdu un rendement annuel de 81 millions de tonnes de charbon qui lui venaient du bassin du Don, 10 millions de tonnes de fonte, produites par ses usines de Krivoi Rog et de ses environs, 40.000 tonnes d'aluminium que lui fournissaient ses mines de Tikhvin et de Dniepropetrovsk. Son industrie de machines de guerre et de tanks, mise à pied par le premier et le second plan quinquennal, à Khorkov, Zaporozhe et Stalingrad, a été détruite. La Luftwaffe et le manque de matières premières ont rendu les usines de Léningrad improductives, sauf pour les besoins intérieurs de la cité. Avant 1941, l'Ukraine et la région du Kouban étaient un centre d'approvisionnement très important pour Léningrad, Moscou et les contrées de l'est. Aujourd'hui, elles servent aux armées nazies, à l'exception du Kouban qui vient d'être libéré. Près de 41 millions de Russes se trouvaient dans les régions occupées de la Russie. De ce fait, la puissance en hommes des Etats soviétiques est fortement diminuée. De plus, au cours de l'été 1941, la Russie avait perdu les deux tiers de son charbon, la moitié de sa production de fonte, les deux tiers de son aluminium, près de la moitié de son industrie de guerre, et environ un cinquième de sa puissance en hommes. Mais tout est relatif et le redressement immédiat du peuple russe a rendu ces proportions infimes, ses industries de l'est compensant largement les pertes subies à l'ouest.

Hitler était fort bien informé par les ingénieurs allemands, jadis employés par les Russes, des énormes ressources de l'Ukraine. Mais le gouvernement soviétique avait jugé prudent de ne pas les employer dans les régions de l'est. Là, le personnel technique étranger était composé d'Américains, la plupart empruntés aux établissements Ford, et qui étaient chargés d'enseigner aux Russes les méthodes de productions massives. Des millions de fermiers furent initiés à la mécanique et à l'industrie. Quantité de paysans analphabètes furent ainsi entraînés à une vie de travail et de lutte qui a abouti à la merveilleuse industrie de guerre d'aujourd'hui. Nombre de ces fermiers et de ces nomades venaient des Républiques autonomes d'Asie soviétique, et une évolution progressive fit d'eux des ouvriers experts qui, laissant leurs charrues et leurs bœufs, vinrent travailler dans les villes.

Pour Hitler cependant (mais il a dû bien changer d'avis depuis !) la puissance industrielle des Soviets était un mythe, issu de la propagande bolchevique.

Il est bien obligé, aujourd'hui, de se rendre, malgré lui, à l'évidence...

1930 Les fanatiques du parti nazi augmentent de jour en jour en Allemagne. Les leaders des Soviets, toujours réalistes, comprennent qu'un gouvernement nazi à Berlin, c'est tôt ou tard une guerre germano-russe. Ils n'ont pas oublié *Mein Kampf*...

Aussi, dans son rapport politique sur le 16ème Congrès du Parti Communiste tenu en 1930, Staline disait-il : « Notre industrie, ainsi que notre économie nationale, dépend principalement de notre bassin métallurgique et houiller de l'Ukraine. Tout en continuant à développer ce bassin par tous les moyens, nous devons en même temps commencer à créer un nouveau centre industriel. Ce nouveau centre sera l'axe Oural-Kusnetsk, une combinaison de la houille de Kusnetsk et des minerais de l'Oural. »

L'idée n'était pas neuve. Dès le XVIIIe siècle, les mines de fer de l'Oural avaient déjà été exploitées. En 1827, la production de l'Oural était estimée à 154.000 tonnes de fonte. Mais ces mines ne s'étaient pas développées faute de houille pour traiter le minerai. Le problème qui se posait donc au gouvernement soviétique était de relier le bassin métallurgique de l'Oural au bassin houiller le plus proche à Kusnetsk, en Sibérie occidentale, à environ 1.250 milles de l'Oural. Cette liaison fut une des entreprises les plus importantes qui aient été exécutées pendant les deux premiers plans quinquennaux.

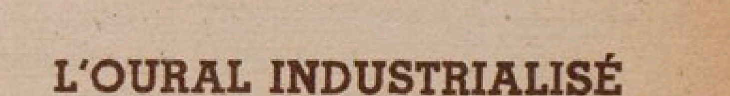
LA NAISSANCE D'UNE CITÉ

Un matin de 1931, un train de marchandises s'arrêta dans une gare perdue de l'Oural. Des passagers étranges en descendaient. Des paysans avec leurs caisses de bois voisinaient avec des nègres américains. Des ingénieurs de Moscou bavardaient avec des techniciens de Detroit. Une doctoresse russe surveillait le débarquement des caisses d'équipement médical. C'était l'avant-garde des pionniers qui devaient créer Magnitogorsk et ses importantes usines métallurgiques.

Huit ans plus tard, en 1939, Magnitogorsk était déjà une ville de 400.000 habitants. Ses parcs lui donnent l'aspect d'une cité-jardin. Elle a deux stades de sport, vingt-six crèches, sept hôpitaux. Depuis la guerre, sa population a dû considérablement augmenter à la suite de l'évacuation des usines et des ouvriers des régions occupées par les Allemands.

Magnitogorsk est une ville-modèle. Bâtie sur les collines qui entourent ses hauts fourneaux, loin de la fumée et des gaz, elle offre à ses habitants des distractions saines. Ses cinémas, ses clubs, son cirque, permettent aux travailleurs de tirer le meilleur parti possible de leurs loisirs.

Actuellement, son cirque et quelques-unes de ses salles de cinéma abritent des ouvriers évacués des régions industrielles de l'Ouest.



L'OURAL INDUSTRIALISÉ

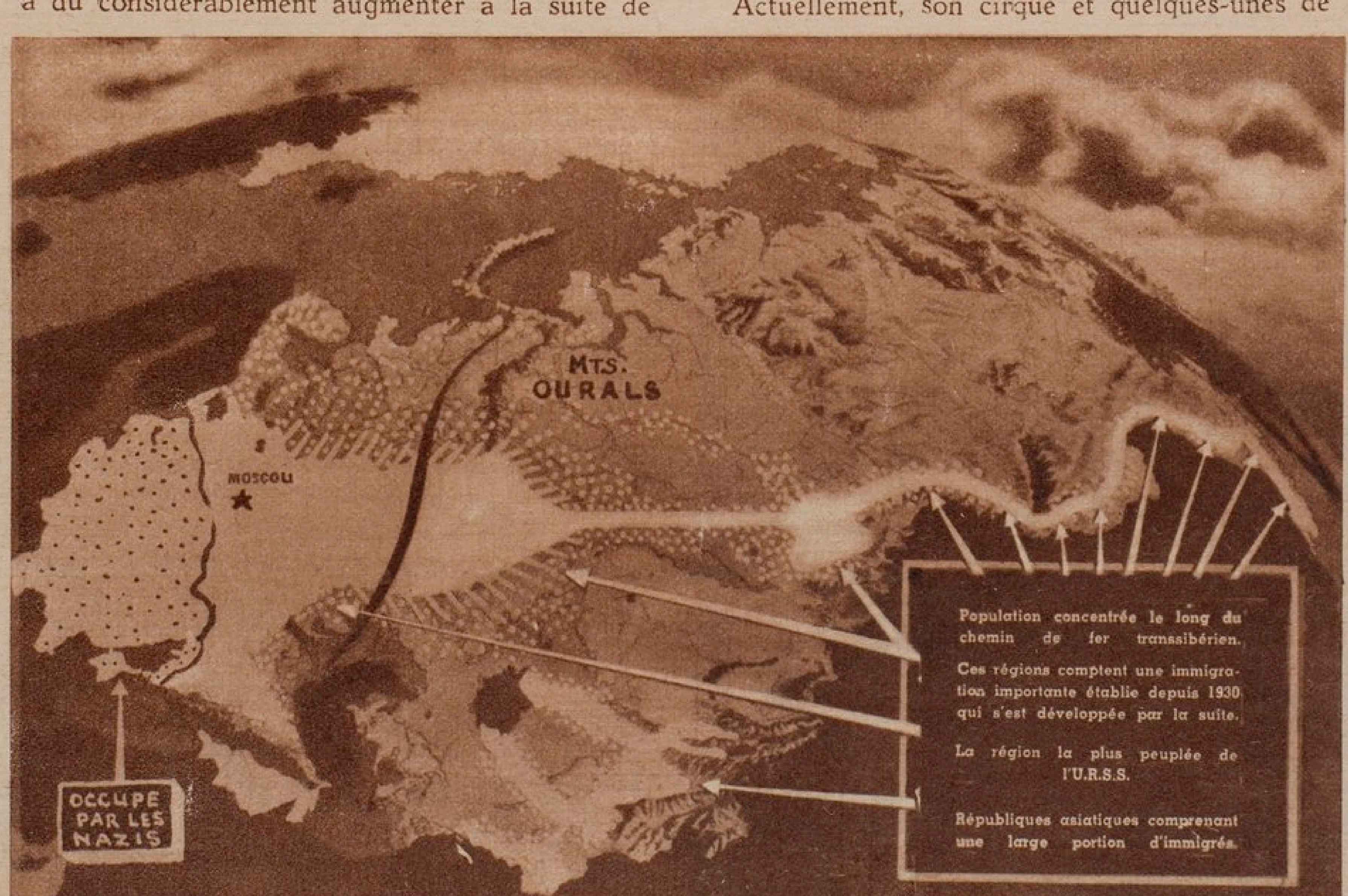
Les usines de Magnitogorsk comptent maintenant parmi les plus grandes usines métallurgiques d'Europe. Elles utilisent le charbon de Kusnetsk pour le traitement de leur minerai. A l'autre bout de l'axe, à la source du charbon de Kusnetsk, les usines métallurgiques Staline traitent le minerai de Magnitogorsk. Jour et nuit, des trains chargés du charbon de Sibérie arrivent à Magnitogorsk et repartent emmenant le minerai de l'Ouest vers Kusnetsk.

Dans l'Oural et au delà de l'Oural, une chaîne ininterrompue de stations électriques, de hauts fourneaux, de raffineries de pétrole, d'usines chimiques et des fabriques de machines-outils constituent pour Hitler une menace aussi dangereuse que les armées rouges.

Les nouvelles usines métallurgiques de l'Oural et de la région de Kusnetsk produisent plus de six millions de tonnes de fonte par an.

L'acier de l'Oural est dirigé vers les usines de machines-outils qui étaient dans le passé importées de l'étranger. Les meilleures qualités d'acier vont aux fabriques de tanks de Chelyabinsk. L'acier de l'Oural est expédié encore plus loin, aux usines automobiles de Gorki, où des moteurs d'avions sont maintenant fabriqués.

La production de charbon du bassin de Kusnetsk était en 1940 d'environ 25 millions de tonnes, contre 81 millions de tonnes produites dans le bassin du Don. Si à cette quantité nous ajoutions la production de Chelyabinsk (5 millions de tonnes), de Karaganda dans le Kazakhstan (5 millions de tonnes) et celle de la Sibérie orientale (4 millions de tonnes), la pro-



Carte des régions les plus peuplées de l'U.R.S.S. (D'après « Picture Post »)



La nuit, comme le jour, les usines soviétiques travaillent sans arrêt. Voici un montage d'avions dans une usine rouge.

duction totale des bassins houillers russes autres que celui de Don se monterait à environ 40 millions de tonnes par an. Il convient de noter toutefois que, tandis qu'une forte proportion du charbon du Don était utilisée pour les besoins domestiques, celui de Kusnetsk est presque exclusivement réservé aux besoins industriels. Notons aussi que les sous-produits du charbon ont été utilisés pour créer une importante industrie chimique à Magnitogorsk.

L'axe Oural-Kusnetsk est relié à la république de Kazakhstan dont le sous-sol est le plus riche de Russie en cuivre et en zinc. On y trouve aussi de l'or et du pétrole en abondance. Le Kazakhstan, une région de déserts arides et de plaines désolées, a été entièrement transformé ces dernières années. Des ouvriers spécialisés ont pris la place des nomades qui y habitaient. Sur les rives du lac Balkach se trouvent les nouvelles fonderies de cuivre de Kounrad qui comptent parmi les plus importantes d'Europe.

L'AIDE ÉTRANGÈRE

L'Union Soviétique a tenté d'accomplir en quelques années, dans le domaine de l'industrialisation, ce que les autres pays industriels d'Europe et d'Amérique ont réalisé en quelques générations. Et cependant elle a réussi dans une très grande mesure.

Une large part de ce succès est due à l'aide étrangère qui s'est présentée sous diverses formes : achat de brevets étrangers, de machines-outils de provenance étrangère, aide donnée par les techniciens et les ingénieurs étrangers, etc. La Russie soviétique fit appel à l'aide étrangère dès 1922. Mais c'est surtout entre 1927 et 1938, pendant l'exécution des deux premiers plans quinquennaux, que cette aide fut fournie sur une grande échelle.

En avril 1922, Chicherin signa avec le gouvernement allemand un accord amical à Rapallo, stipulant une aide économique mutuelle. Depuis cette date jusqu'à l'accession de Hitler au pouvoir, les ingénieurs et les techniciens allemands trouvèrent un vaste champ d'action en Russie soviétique. Avec l'approbation des deux gouvernements, une société germano-soviétique « Culture et Technique » fut fondée pour développer la collaboration scientifique entre les deux pays. Cette société publiait une revue rédigée par des savants russes et allemands et dont le but était « de familiariser les cercles industriels de l'Union Soviétique avec les derniers développements scientifiques et techniques en Allemagne afin qu'ils puissent être utilisés dans l'industrie soviétique ».

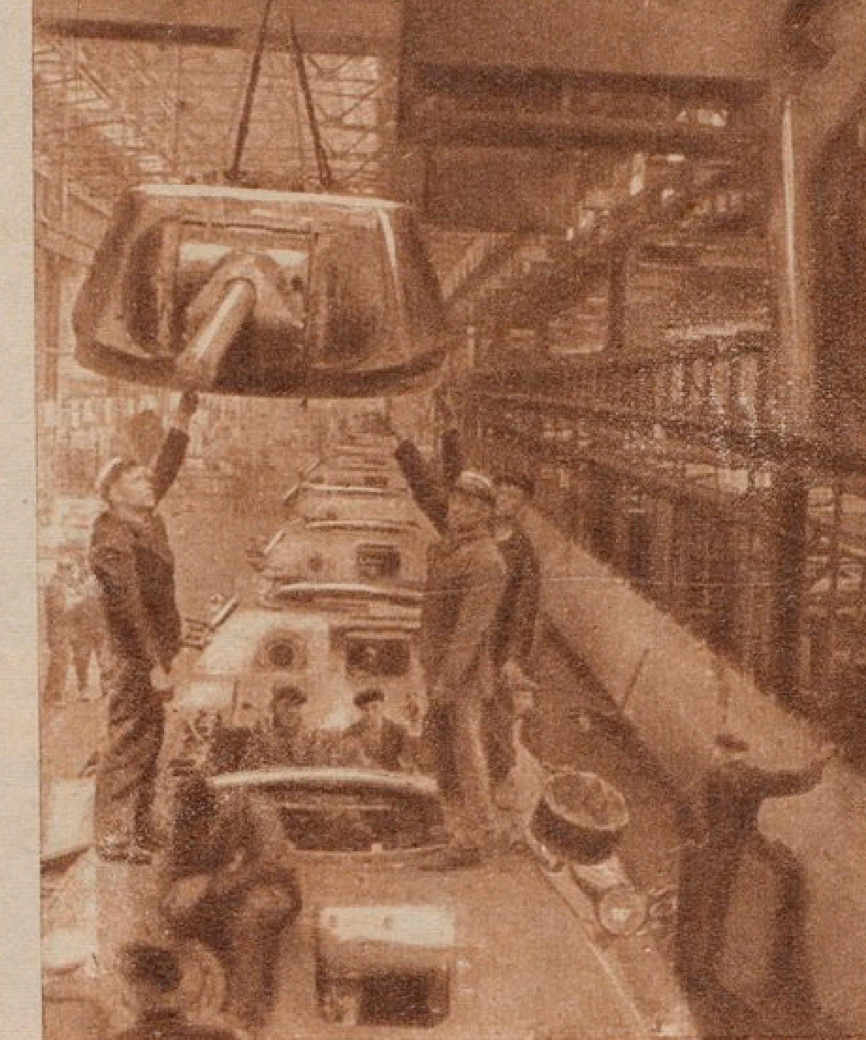
Les professeurs et les savants furent immédiatement suivis par les voyageurs de commerce des grosses industries allemandes. Heinkel, Dornier et Rohrbach vendirent des prototypes d'avions et des brevets à l'Union Soviétique et l'aidèrent à organiser son industrie aéronautique pendant que l'Allemagne était encore désarmée. Krupp envoya en Russie ses meilleurs ingénieurs pour assister les usines russes dans la mise au point de certaines qualités spéciales d'acier. Des usines pour la fabrication des moteurs Diesel furent établies sous la surveillance de la « Deutz Motorenfabrik » de Cologne.

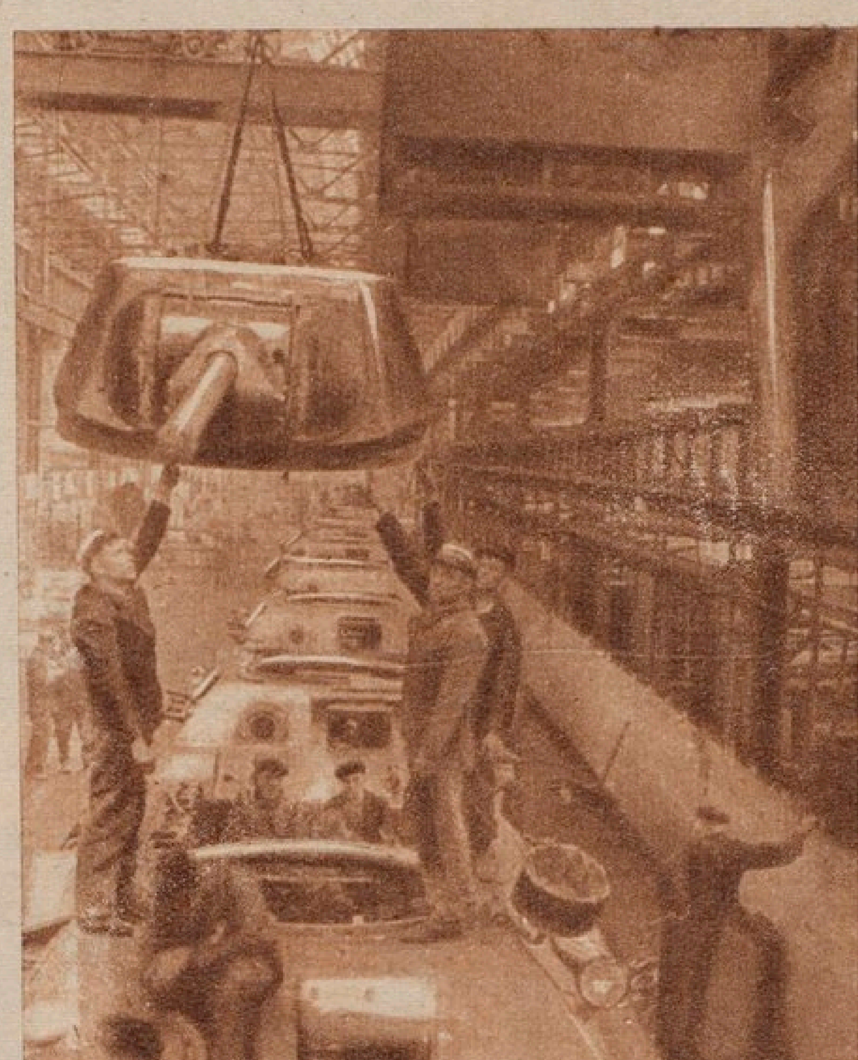
Ayant pris le pouvoir, Hitler ne rappela pas les ingénieurs allemands. D'abord il avait besoin des matières premières russes. Ensuite — et surtout — il lui fallait des informations détaillées sur les ressources et la production soviétiques. Mais le gouvernement soviétique, faisant preuve d'une très grande prévoyance, avait limité la sphère d'action des ingénieurs allemands à l'Ukraine et aux régions du centre de la Russie. Lorsque ces ingénieurs faisaient leur rapport à la Gestapo à leur retour en Allemagne, aucune de leurs informations ne se rapportait aux industries de l'Oural.

Sur l'Oural et ses ressources industrielles, les Américains sont mieux informés. On peut dire que le grand capitaliste Ford fut l'un des bâtisseurs de la puissance soviétique. Les grandes usines d'automobiles de Gorki, l'usine de tracteurs de Chelyabinsk dans l'Oural sont des créations de Ford et de ses ingénieurs. D'autres firmes américaines suivirent l'exemple de Ford. Arthur T. McKee & Co. de Cleveland prirent part à la construction des usines métallurgiques de Magnitogorsk ; la Austin Co. de Cleveland dressa les plans des constructions des usines d'automobiles Gorki ; les plans des usines métallurgiques de Kusnetsk furent conçus par « The Freyn Engineering Co. » de Chicago. Et l'on peut citer bien d'autres : du Pont de Nemours, de Washington, Albert Kahn, Inc., de Detroit, etc.

L'industrie pétrolière russe bénéficia aussi de l'expérience américaine. La Alco Products Co. construisit la raffinerie d'Ufa au pied de l'Oural. L'aide américaine à la Russie dans le domaine aéronautique fut aussi très grande : la Curtiss Aircraft Co. vendit ses brevets de moteurs d'avions au gouvernement soviétique en 1937 ; de gros ordres furent placés la même année auprès des compagnies Douglas et Glenn Martin.

L'industrie lourde anglaise a aussi participé à l'œuvre d'industrialisation de l'Union Soviétique. Metro-Vickers fournissait depuis longtemps des turbines à vapeur à la Russie et même le fameux procès de ses ingénieurs n'interrompit pas les relations d'affaires de la Metro avec les Russes. Les Anglais envoyèrent surtout aux Russes des machines-outils, des turbines, des générateurs, des compresseurs et un matériel varié pour les usines métallurgiques, et par-dessus tout ils lui prêtèrent la collaboration de leurs techniciens et de leurs ingénieurs expérimentés.





L'assemblage des diverses pièces d'un tank dans une usine soviétique. Les ouvriers russes contribuent dans une large mesure à l'effort de guerre soviétique.

L'ÉVACUATION INDUSTRIELLE

Non seulement les Russes avaient, en prévision de la guerre, largement développé leur industrie lourde et créé de toutes pièces le centre industriel de l'Oural, mais ils avaient aussi, dans le même ordre d'idées, conçu tout un plan d'évacuation des usines importantes en cas d'invasion allemande.

Lorsque les premières nouvelles annonçant que les usines de l'Ukraine précédaient Boudienny dans sa retraite vers l'est furent connues, on demeura sceptique. Comment une usine peut-elle être évacuée en hâte ?

A première vue, c'est un problème complexe. Cependant le gouvernement soviétique n'hésita pas à l'aborder... et à le résoudre.

Pour assurer dans la mesure du possible le succès de cette évacuation, le premier principe établi fut que l'ouvrier ne devait, sous aucun prétexte, se séparer de sa machine.

La destination de la retraite était, du reste, déterminée à l'avance, et en tenant compte de l'emplacement des sources de matières premières et des moyens de transport disponibles à l'endroit choisi pour assurer la livraison du produit fini aux entrepôts militaires.

Le troisième principe établi fut que toutes les machines à évacuer devraient pouvoir être déplacées facilement. Ainsi on évitait autant que possible de monter les machines sur des fondations en béton armé. On se contentait de les fixer solidement au sol par des « bolts » qui pouvaient être facilement détachés.

Les nouvelles constructions destinées à recevoir les industries évacuées étaient souvent prêtes depuis longtemps. Dans les autres cas, la population locale était appelée à fournir un effort gigantesque pour ériger en hâte des hangars destinés à abriter les usines évacuées.

Il est évident que, malgré toutes les précautions prises, toutes les usines transférées de l'Ukraine n'arrivèrent pas à destination. Mais au moins ces usines ne serviront pas non plus à l'ennemi. Quant aux autres, elles sont en plein fonctionnement, et pour indiquer le succès de l'évacuation dans certains cas, on cite l'exemple des usines Vorochilov de Dniepropetrovsk. Ces usines ont été évacuées vers l'Oural à partir de fin septembre 1941. Le 11 octobre, elles fonctionnaient déjà. Le 1er décembre, leur production dépassait déjà leur production antérieure.



Les ouvriers d'une usine de l'Oural construisent nuit et jour tanks et canons pour la lutte qu'ils mènent pour la libération de leur territoire de l'occupation de l'ennemi allemand.

L'ennemi approche. Les habitants d'une vil

Après l'offensive victorieus

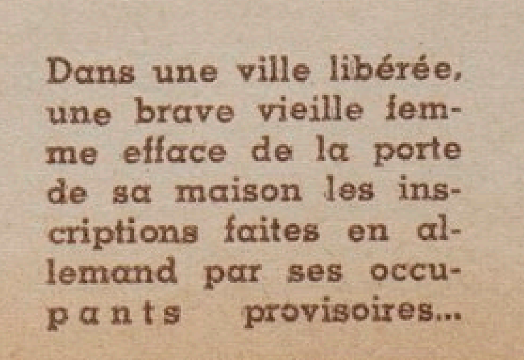
LES EMIGRES

Les diverses phases de la bataille de Russie à quitter leurs foyers, puis, après l'offensive, à et résignés, mais remplis d'espoir quant à l'is ils savent que chaque jour rapproche le mo ra l'heure de la victoire. Ces trois photos illust bit avec vaillance et rési





L'envahisseur ennemi a été chassé d'une région. Aussitôt les habitants prennent le chemin du retour.



Dans une ville libérée, une brave vieille femme efface de la porte de sa maison les inscriptions faites en allemand par ses occupants provisoires...



ville vont se réfugier dans un territoire voisin.

...sse

...S RETOURNENT

...e...nt amené les populations civiles soviétiques à reprendre le chemin de leurs terres. Stoïques ...'issue finale du combat qui ravage leur pays, ...oment de leur délivrance et que bientôt sonne-...strent la manière dont la population russe su-...signation les coups du sort.





La guerre russo-finlandaise :

“LE PLUS GRAND BLUFF DE L'HISTOIRE”

Gœring, 30 Janvier 1943

Le maréchal Gœring a reconnu dans son dernier discours que l'Allemagne avait été magistralement dupée par la Russie, au cours de la guerre russo-finlandaise. « Cette guerre, a-t-il ajouté, a été peut-être le camouflage le plus habile et le plus grand de l'histoire. » Curieux aveu de la part du représentant d'une nation qui avait porté à un haut degré de perfection le service de renseignements à l'étranger. Quoi qu'il en soit, le « camouflage » soviétique fut cause de l'erreur qui a définitivement scellé le sort de l'Allemagne. Un ancien correspondant à Bucarest d'un grand journal balkanique, qui a suivi attentivement les réactions allemandes devant les diverses phases de la politique soviétique, a bien voulu nous donner sur ce point des éclaircissements du plus vif intérêt.

Il est peut-être utile de vous rappeler que l'Allemagne n'est pas la seule puissance qui ait cherché de tout temps à déchiffrer l'énigme militaire soviétique. Bien d'autres pays, et particulièrement la Roumanie, cherchaient à être fixés sur la puissance réelle de la Russie. Les Roumains, qui avaient occupé la Bessarabie en 1917, se sentaient justement menacés, et Bucarest était devenu une sorte de « balcon européen » sur l'U.R.S.S. et le principal centre d'informations de toute la longue « ceinture » anti-communiste qui s'était formée depuis la mer Noire jusqu'à l'océan Arctique.

Quand la guerre éclata en septembre 1939, Bucarest sentit tout de suite que Moscou chercherait à reprendre ce qui lui avait été enlevé en 1918. Mais lorsque le conflit russo-finnois commença à tourner mal pour les Russes, les dirigeants roumains poussèrent un soupir de soulagement. Puisque la vaillante petite armée finlandaise, mal équipée et mal placée pour recevoir du ravitaillement, tenait victorieusement tête au « colosse » soviétique, la Roumanie se croyait capable de se défendre toute seule.

LE GÉANT AUX PIEDS D'ARGILE

Que se passa-t-il au juste ? Les informations qui affluaient à Bucarest au moment des difficultés soviétiques en Finlande pouvaient se résumer comme suit : la combattivité des troupes russes était presque nulle ; les hommes, mal vêtus, mal équipés, manquaient d'entraînement pour la guerre en hiver ; le haut commandement était déficient. Telles étaient les observations essentielles des nombreuses missions militaires étrangères, principalement les missions allemande et japonaise, qui avaient été envoyées en Finlande, comme pendant la guerre civile espagnole. Elles constatèrent, non sans une évidente satisfaction, que les obus soviétiques étaient en grande partie d'un modèle datant de l'autre guerre et qu'ils n'explosaient souvent pas. Un certain nombre d'obus, par contre, qui avaient été trouvés sur le champ de bataille, portaient visiblement une date tout à fait récente ; on en inférait que les Russes étaient à court d'armements et que, pour les besoins de cette campagne, ils avaient dû fabriquer à la hâte de nouveaux obus.

Les tanks soviétiques étaient des « boîtes de fer », auxquelles les Finlandais opposaient des bidons de pétrole allumé. Leurs tourelles étaient immobiles, les ouvertures trop grandes constituaient une cible facile, ils avaient également à l'arrière une ouverture par laquelle les Finlandais venaient déverser leur pétrole. C'étaient pour tout dire de vieux chars de 1917 qui avaient été refondus.

D'après des renseignements que j'ai pu recueillir ultérieurement, la plupart des troupes de choc russes étaient formées par des hommes politiquement douteux et animés, par conséquent, d'un moral qui laissait beaucoup à désirer. Ils n'avaient de munitions que pour autant qu'on leur en donnait. C'est ce gigantesque camouflage qui est à l'origine de la fausse opinion que presque le monde entier s'était formé sur la force russe. On se rappelle l'expression qui servait alors à désigner la Russie : « Le géant aux pieds d'argile ».

L'ÉCHEC SOVIÉTIQUE EN FINLANDE

Mais la Russie, brisant comme un jouet la fameuse ligne Mannerheim, mit soudainement fin à la campagne finnoise en l'espace de 15 jours, ce qui ne laissa pas de soulever un étonnement général. Néanmoins, ce fut l'explication la plus paresseuse qui prévalut ; on y vit une victoire du nombre, les Finlandais s'étant usés contre des « hordes désorganisées », mais revenant à la charge sans cesse plus nombreuses. Quant aux avions russes, ce n'étaient que des « carcasses en bois ».

Telle était l'opinion générale renforcée par les rapports des attachés militaires, lesquels étaient enclins à renchérir, par une tendance naturelle de l'esprit, sur la réalité elle-même. Malgré la fin de la campagne finnoise, nombre de correspondants étrangers persistèrent à considérer l'expédition soviétique comme un échec et attribuèrent cet échec à trois facteurs : 1) au gouvernement ; 2) au haut commandement ; 3) aux troupes (cadres subordonnés et soldats). Pour ce qui est de la carence du haut commandement, il est apparu, disaient certains d'entre eux, que sur les divers théâtres, les opérations étaient conduites sans lien entre elles, pas plus d'ailleurs que n'était observée la concomitance des attaques terrestres, navales et aériennes. Quant au soldat russe, ce qui le caractérise, ajoutaient-ils, c'est son ignorance totale en matière militaire. Un commentateur français, le général Brécard, du cadre de réserve, écrivait : « Les Russes, dont l'instruction militaire est rudimentaire, sont armés d'un matériel, parfois très moderne, dont ils sont incapables d'utiliser la puissance. »

Lorsqu'en juin 1940, l'U.R.S.S. adressa un ultimatum à la Roumanie, lui demandant la restitution de la Bessarabie, les Roumains cédèrent sous la pression du gouvernement allemand qui voulait éviter un choc prématuré. « Cédez maintenant, leur fut-il dit en substance, vous allez tout reprendre plus tard. » On se souvient que les troupes russes occupèrent aussi la Bukovine du Nord, sous le prétexte que, durant 20 ans de domination roumaine, l'exploitation de la Bessarabie avait été excessive. Ce fut du moins l'explication fournie aux journalistes. L'occupation des deux provinces fut exécutée par l'armée rouge en quatre jours, malgré leur grande étendue. On eut à ce moment la possibilité de voir un armement plus moderne. Les officiers roumains parlaient avec une vive surprise des avions « Stormoviks » dont le sifflement infernal semait la panique. C'était l'occasion pour les Allemands et les Japonais d'étudier les troupes soviétiques et leur armement d'un peu plus près. Les informations les plus diverses parvinrent sur les officiers russes. Des histoires comme la suivante faisaient le tour des ambassades : « A Cernauvitz, capitale de la Bukovine, des officiers russes entrèrent dans une épicerie et, avisant un appareil à couper le jambon, l'achetèrent pour quelques roubles. Le lendemain, ils reviennent furieux chez le marchand en lui reprochant de leur avoir vendu un appareil qui ne faisait aucune musique... » La même légende des bandes soviétiques, ignorantes, mal vêtues, dirigées par des officiers ne parlant que leur seule langue, avait cours de nouveau.

27 JOURS POUR BATTRE LA RUSSIE

Après avoir abattu la France, plusieurs Allemands se trouvant à Bucarest déclaraient ouvertement que la Russie allait subir le même sort. Le correspondant en chef du D.N.B. en Roumanie confiait même à des intimes que le Führer donnait à entendre que s'il avait fallu 17 jours pour battre la France, il en faudrait à peine 27 pour vaincre la Russie, si toutefois celle-ci ne cédait pas à toutes ses demandes. Le ministre de l'U.R.S.S. à Bucarest, informé de ces propos par une légation amie, répondit non sans ironie : « 27 jours ? C'est trop peu. Dites-lui d'allonger un peu ce délai. »

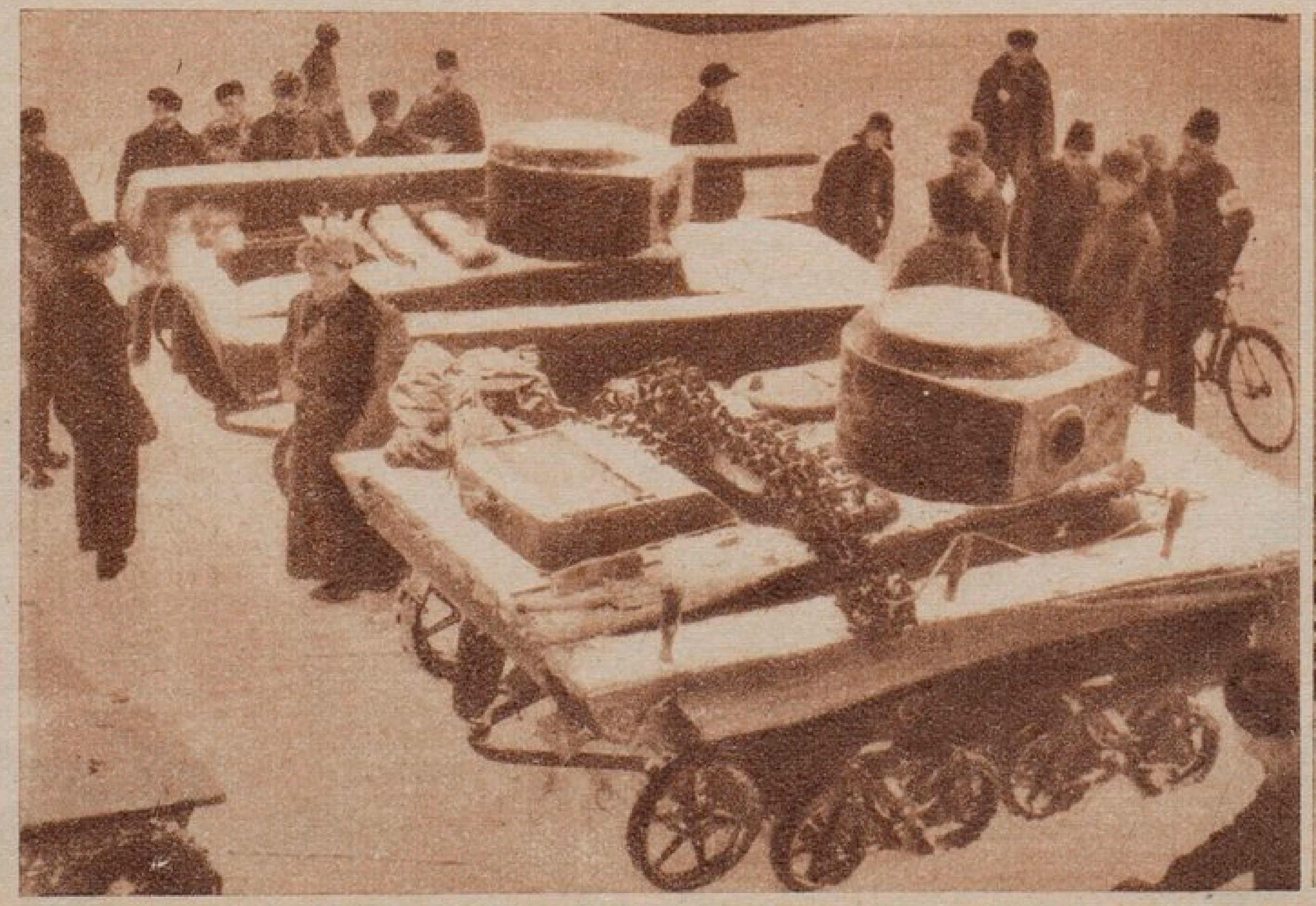
Les Allemands avaient cependant une autre possibilité de connaître la vraie situation de la Russie au point de vue militaire. On se rappelle qu'au début de 1941, plusieurs missions diplomatiques étrangères se rendant à Ankara ou à Londres avaient dû gagner ces capitales en traversant l'U.R.S.S. Partout où elles passaient, elles déclaraient avoir vu de très mauvaises troupes, mal habillées, disposant d'un armement assez primitif et par surcroît mal entretenu. L'on se faisait une piètre idée de la puissance soviétique et de la résistance qu'elle pourrait opposer à une attaque allemande.

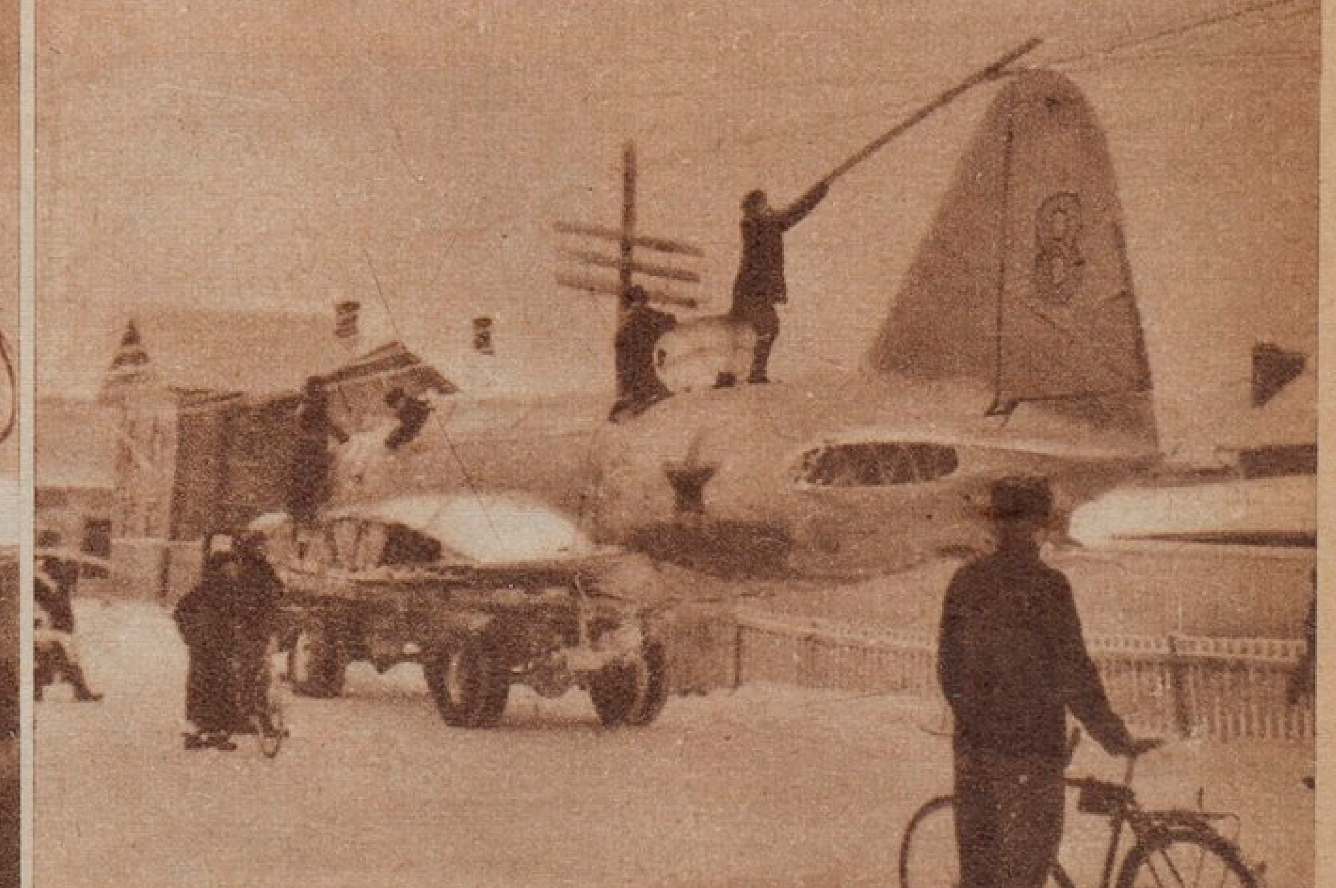
Le bluff soviétique avait complètement réussi. Mais l'Allemagne, de son côté, essayait également de bluffer. Pour déclencher sa guerre-éclair avec tout l'effet de surprise désirable, elle faisait croire que son objectif immédiat demeurait l'invasion des Iles Britanniques. Pendant ce temps, elle dépêchait des troupes en Roumanie qu'elle déguisait sous des uniformes roumains.

LE PACTE DE LA MÉFIANCE MUTUELLE

En vérité, on ne saura jamais, malgré le retentissant aveu du maréchal Gœring, dans quelle mesure les Allemands se sont laissé prendre au jeu. Il n'est pas interdit de penser qu'en imputant leurs échecs actuels au bluff magistral de la Russie, ce qui n'est probablement qu'une partie de la vérité, les dirigeants allemands veulent se justifier aux yeux de leur peuple. Quoi qu'il en soit, les rapports russo-allemands depuis le pacte d'août 1939 jusqu'à la déclaration de la guerre étaient loin d'être empreints de confiance. On l'a vu particulièrement lors de la visite de M. Molotov à Berlin en 1940. Les Allemands craignaient que la propagande soviétique n'en tire parti. A la gare, le ministre russe des Affaires Etrangères fut reçu sans aucune solennité. Il n'y avait qu'un étendard rouge et un étendard nazi. La ville n'était pas pavoisée. Pour éviter de jouer l'*Internationale*, les Allemands ne firent exécuter qu'une simple musique de salut. Sur toute la longueur du parcours, il n'y avait presque pas de passants. Seuls, des S.S. au garde-à-vous bordaient les trottoirs déserts. Toutes les fenêtres étaient fermées comme si les habitants obéissaient à un mot d'ordre. Quand des trains d'approvisionnement arrivaient de Russie, ils étaient minutieusement fouillés par crainte qu'il ne s'y trouvât du matériel de propagande. Au Bucarest, je pus m'apercevoir que le personnel de la légation soviétique était étroitement surveillé par la Gestapo.

Il est donc à penser que de part et d'autre on ne se faisait aucune illusion sur les intentions de son partenaire. Ce qui est plus certain, c'est que les Allemands, bernés par une série de bluffs et par un camouflage s'étendant à toutes les armes soviétiques et jusqu'aux cadres eux-mêmes, ont commis l'erreur capitale de sous-estimer la puissance et la valeur de l'armée qu'ils projetaient d'attaquer. Cette première erreur a entraîné des fautes stratégiques qui leur ont coûté des divisions entières. Maintenant qu'ils savent à quoi s'en tenir, il est irrémédiablement *trop tard*.





A gauche : quantité de tanks et de munitions soviétiques furent capturés par les Finlandais. Cela n'empêcha pas qu'aussitôt la véritable attaque russe déclenchée, la Finlande ne résista pas plus de quinze jours. A droite : un avion russe, de modèle suranné, a été « descendu » sur le front de Finlande. Cette guerre fut le plus grand bluff de l'histoire, a déclaré Gœring.

LA RUSSIE A PRÉVU

LE PERIL NAZI

M. Joseph Davies, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, a été un des rares diplomates étrangers qui aient compris la Russie des Soviets. Son livre « Mission to Moscow », dont nous avons traduit ces extraits, contient des vues prophétiques sur la puissance de l'armée rouge et sur la guerre actuelle avec l'Allemagne. Le journal de M. Davies, ainsi que les notes et la correspondance dont se compose le livre, remontent aux années qui ont précédé le présent conflit.

« NOUS AVONS COMMIS UNE ERREUR »

Dans son célèbre discours du Palais des Sports à Berlin, le 3 octobre 1941, Hitler reconnut que les Allemands commirent une grave erreur en sous-estimant la puissance de l'armée rouge. Que pensaient donc les Allemands de la puissance militaire russe ? M. Joseph Davies, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, rapporte à ce sujet deux opinions autorisées. Les voici :

●

Note

Moscou, le 19 février 1937

Dîner à l'ambassade d'Allemagne. L'attaché militaire allemand, général von Koestrich, est né en Russie. Son père était un grand propriétaire terrien. Il nous fit part de son opinion sur la puissance de l'armée rouge...

Pendant que nous prenions le café, j'ai demandé au général Koestrich à brûle-pourpoint ce qu'il pensait des qualités agressives de l'armée rouge. En réponse à ma question non diplomatique, il dit ceci : que l'armée russe était, d'une manière générale, une bonne armée ; que le potentiel humain était excellent, fort physiquement et brave ; que les forces mécanisées étaient bonnes, pas aussi bonnes que celles de l'armée allemande, mais bonnes ; que la force aérienne était forte numériquement ; que leurs avions de chasse et de reconnaissance étaient bons, mais que leurs bombardiers étaient lourds et mauvais ; que dans l'ensemble, en faisant abstraction de la supériorité numérique, elle ne pouvait être comparée à la force aérienne allemande ; que, toutefois, les aviateurs russes étaient excellents et leurs troupes de parachutistes magnifiquement entraînées.

●

Journal

Bruxelles, le 6 septembre 1938

Bien que ne sois plus à Moscou, je m'intéresse très vivement à tout ce qui touche à la puissance militaire soviétique. Voici le point de vue de Hitler :

« 1° La Russie est une nation de 180 millions. C'est un fait dont il convient de tenir compte.

« 2° La Russie est, du point de vue territorial, immunisée contre toute attaque.

« 3° On ne peut venir à bout de la Russie par un blocus.

« 4° Ses industries sont à l'abri des attaques aériennes. Les centres industriels les plus importants sont éloignés de 4.000 à 6.000 kilomètres de la frontière.

« Ces quatre faits devraient suffire pour établir une puissance dangereuse dans ce pays. Mais il faudrait y ajouter la force agissante de l'idée révolutionnaire et la détermination des hommes au pouvoir de susciter une révolution mondiale. Dans ce but, une armée, techniquement parfaite, a été créée.

« ...Le développement actuel de la Russie nous donne à réfléchir. En 1917, la Russie était battue. En 1920, elle était en proie à la guerre civile. Dans les années 1924 et 1925, les premiers signes de la convalescence apparurent avec la création de l'armée rouge. En 1927, le premier plan quinquennal a été lancé et puis exécuté. En 1932, ce fut le second plan quinquennal qui est maintenant en plein essor. La Russie a un commerce solide, la plus puissante armée, le plus puissant corps de tanks, et la plus puissante force aérienne du monde. Ce sont des faits qui ne peuvent pas être ignorés. »

J'ai trouvé cette opinion, dans un ouvrage du marquis de Londonderry qui vient d'être publié à Londres. Je ne pense pas beaucoup de bien de l'attitude de Londonderry à l'égard de l'Allemagne. Mais je suis sûr que ce qu'il dit avoir entendu de Hitler doit être vrai.

OU EN EST LE COMMUNISME ?

Les principes communistes sont-ils toujours appliqués en Russie ? Le danger communiste menace-t-il le monde ? M. Davies a soigneusement étudié ces problèmes et les résultats de son étude sont condensés dans ces deux missives :

●

Moscou, le 17 mars 1937

A l'Honorable Secrétaire d'Etat

...Il apparaît clairement que les pouvoirs publics ici ont été obligés, pour se maintenir au pouvoir, d'abandonner, au moins temporairement, plusieurs de leurs principes communistes. L'idée d'une société « sans classes » a été et est en train d'être détruite en pratique. Le gouvernement lui-même est une bureaucratie avec tous les indices du système des classes : privilèges spéciaux, plus hauts niveaux d'existence, etc...

Les écrivains, les artistes et même les conducteurs de jazz reçoivent des rémunérations élevées et jouissent des privilèges que l'argent confère à ses possesseurs.

Les membres du parti constituent une classe privilégiée distincte.

Dans l'industrie, des classes sociales ont été établies. Ces classes se développent rapidement grâce au système des salaires proportionnels à la production. Ceci a amené certains travailleurs à bénéficier d'un niveau d'existence plus élevé. Des différences dans l'habitation et dans les conditions d'existence soulignent la différence de classe sociale. Les sphères officielles ici admettent l'existence de cet état de choses ; mais elles cherchent à le justifier en invoquant la théorie marxiste d'après laquelle il n'existe de distinction de classe qu'entre les travailleurs et les capitalistes qui les exploitent, et que, par le fait que les entreprises sont des entreprises socialistes qui fonctionnent au profit de l'Etat et par conséquent ne sont pas la propriété d'une classe de capitalistes, ces différences n'amènent pas la création de « classes sociales » au sens propre du terme. La fausseté de cette théorie est évidente...

●

Moscou, le 4 avril 1938

A l'Honorable Stephen T. Early

...Les fascistes à l'étranger propagent la théorie de la fragilité du régime stalinien. Aucun diplomate ici ne croit que l'armée est déloyale au Kremlin, ou que l'organisation industrielle des Soviets est chancelante. En fait, ceux qui sont ici et qui sont mieux renseignés, y compris même les représentants des Etats hostiles, m'ont tous déclaré qu'à moins d'un accident, d'un assassinat ou d'un coup d'Etat, ce régime est solidement établi au pouvoir, qu'il dispose d'une armée puissante, qu'il a fait des pas remarquables dans l'industrialisation du pays, et qu'il se comporterait fort bien dans n'importe quel conflit mondial.

Personnellement, je ne pense pas que le communisme menace le monde d'un danger réel quelconque, pour plusieurs années à venir. Le communisme ne « prendra » pas. Il n'a pas « pris » ici. Ce gouvernement n'est pas communiste. Il est socialiste. Et ce socialisme a subi des modifications. De plus en plus, il est obligé d'adopter les méthodes capitalistes et individualistes afin que la machine fonctionne. Et ceux qui sont au pouvoir doivent faire fonctionner la machine s'ils ne veulent pas perdre leurs positions. Ainsi la nature humaine reprend le dessus... L'ambassadeur de France m'a dit que le Komintern (l'organisation qui propage l'idée révolutionnaire internationale) est maintenu par Staline, non pas parce qu'il cherche à susciter la révolution mondiale, mais comme une nécessité militaire et stratégique. Staline, dit-il, voudrait d'abord établir le socialisme en Russie, comme une leçon de choses pour le monde. Trotsky, au contraire, prêche la révolution mondiale, sans laquelle, croit-il, le mouvement communiste ne peut pas réussir.

LITVINOFF ET LE PERIL HITLERIEN

Aux yeux de Davies, Litvinoff était le meilleur ministre des Affaires Etrangères de l'Europe d'avant-guerre. Dans sa correspondance et dans ses notes, Davies rapporte quelques-uns de ses entretiens avec l'ancien ministre des Affaires Etrangères russe. Considérées dans la perspective des événements de ces trois ou quatre dernières années, les vues de l'ancien ministre apparaissent comme très pertinentes et justifient la haute opinion que Davies avait de Litvinoff.

●

Moscou, le 6 février 1937

A l'Honorable Secrétaire d'Etat

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que j'ai rendu visite au Commissaire du Peuple pour les Affaires Etrangères, M. Maxime M. Litvinoff, le 4 février 1937.

...Je demandai à M. Litvinoff son point de vue sur la situation européenne et si celle-ci était rassurante. Il répondit « malheureusement non » et poursuivit en disant qu'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi l'Angleterre et la France se préoccupaient tellement de Hitler ; qu'il ne comprenait pas pourquoi elles devraient envoyer des notes et des questionnaires et remuer constamment la situation en Allemagne et, par là, accentuer l'importance de Hitler et satisfaire sa vanité en le confirmant dans son idée que lui (Hitler) est la figure dominante en Europe ; qu'il pensait qu'elles devraient le laisser « cuire dans son jus » ; que la politique de Hitler n'a pas varié de celle qu'il a annoncée dans *Mein Kampf* ; qu'il était dominé par un appétit de conquête et de domination de l'Europe ; qu'il ne pouvait pas comprendre pourquoi la Grande-Bretagne ne réalisait pas qu'une fois que Hitler aurait dominé l'Europe il voudrait dominer aussi les Iles Britanniques. Il semblait très affecté par tout cela et appréhensif à moins, dit-il, que l'Angleterre, la France et l'Allemagne ne tranchent leurs différends d'une

A l'Honorable Secrétaire d'Etat

Au cours d'une conversation que j'ai eue avec Litvinoff aujourd'hui (14 mars 1938), il m'informa que la situation en Europe était dangereusement critique ; que le Commissariat du Peuple pour les Affaires Etrangères avait été officiellement avisé que l'Autriche a été incorporée dans le Reich allemand.

...Litvinoff me dit qu'il était d'avis que Chamberlain éprouverait des difficultés — vu les événements — à élaborer un accord satisfaisant avec Mussolini, du fait que Hitler avait très probablement promis au dictateur italien son appui en Espagne et dans la Méditerranée. Litvinoff dit qu'il croyait que la Tchécoslovaquie était en sécurité pour le moment mais que cette sécurité ne serait pas permanente ; que la France, à cause de son traité, viendrait sans aucun doute au secours de la Tchécoslovaquie si cette dernière était attaquée par l'Allemagne, « car autrement ce serait aussi la fin de la France » ; et que dans ces circonstances, l'Angleterre serait obligée, bon gré mal gré, d'intervenir dans le conflit pour aider la France. Il déclara, en réponse à une question, que le monde serait très probablement témoin d'un nouvel acte d'agression de la part de l'Allemagne avant la fin de l'année et qu'il y avait une possibilité de guerre cet été.



M. Litvinoff, dit Joseph E. Davies, fut le meilleur ministre des Affaires Etrangères de l'Europe d'avant-guerre

●

A l'Honorable Secrétaire d'Etat

Mémorandum sur la conversation entre le Commissaire du Peuple pour les Affaires Etrangères, M. Litvinoff, et Joseph E. Daviès, ambassadeur américain, à l'ambassade le 23 mars 1938.

...Je demandai à Litvinoff quelles étaient ses vues sur la paix européenne. Il me répondit qu'il sentait que très certainement la Tchécoslovaquie donnerait des soucis cet été ; que les minorités allemandes en Tchécoslovaquie exerçaient une pression sur Hitler afin que son prochain mouvement soit dans cette direction. Il me fit cette déclaration étonnante qu'il y avait un danger que la Tchécoslovaquie ne se soumît volontairement à l'Allemagne, parce qu'elle n'avait pas confiance en la France et qu'elle était complètement entourée. A ce propos, Litvinoff dit franchement : « La France n'a pas confiance en l'Union Soviétique, et l'Union Soviétique n'a pas confiance en la France. »

Litvinoff dit qu'il prévoyait une paix fasciste imposée par l'Allemagne et l'Italie, et qu'en ce qui concerne ces deux derniers pays, l'histoire allait probablement se répéter. A présent, l'Italie est l'amie de l'Allemagne parce qu'elle a peur, mais elle a probablement l'intention de se séparer lorsque la situation le permettrait, comme elle fit lors de la guerre mondiale. L'Italie, ajouta-t-il, n'est pas en sécurité, ancrée comme elle est à l'axe de Hitler.

Il dit que les petits Etats — la Roumanie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Hongrie et la Tchécoslovaquie — avaient tous peur et que la seule chose qui sauverait l'Europe de la domination fasciste était un changement de gouvernement ou de politique en Grande-Bretagne.

...Il pensait que dans très peu de temps, seules la Grande-Bretagne à l'ouest et l'Union Soviétique à l'est s'opposeraient à une Europe dominée

LE SPECTRE DE LA GUERRE

Juillet 1939. La guerre avançait à grands pas. Chamberlain avait proclamé que la Grande-Bretagne était garante de l'indépendance et de l'intégrité de la Pologne et d'autres pays. Les négociations de la Grande-Bretagne et de la France avec la Russie marquaient le pas.

L'ambassadeur Davies était à ce moment à Washington. Voici ce qu'il rapporte sur un entretien qu'il eut le 18 juillet 1939 avec le Président Roosevelt. On notera les paroles prophétiques de Roosevelt.

●

Note

Washington, le 18 juillet 1939

Je déjeunai avec le Président à 12 h. 30.

...Il me demanda mon opinion sur les négociations russes avec la Grande-Bretagne et la France. Je lui dis franchement que j'étais très inquiet à ce sujet. Il était fréquent d'entendre dire dans les conversations des membres du corps diplomatique à Bruxelles que Hitler était en train de déployer tous ses efforts afin de détacher Staline des puissances occidentales. Je lui dis qu'une très haute et importante personnalité en Europe m'avait déclaré que Hitler et Ribbentrop étaient assurés de pouvoir séparer Staline de l'Angleterre et de la France. Le Président ajouta qu'il avait chargé l'ambassadeur Oumansky, lorsqu'il était sur le point de quitter Washington pour aller à Moscou, de dire à Staline que si son gouvernement se joignait à Hitler, le Président était certain, aussi sûr que la nuit suit le jour, que sitôt que Hitler aurait conquis la France, il se jetterait sur la Russie. Il me dit aussi de faire parvenir cet avertissement à Staline et à Molotov, si je pouvais.



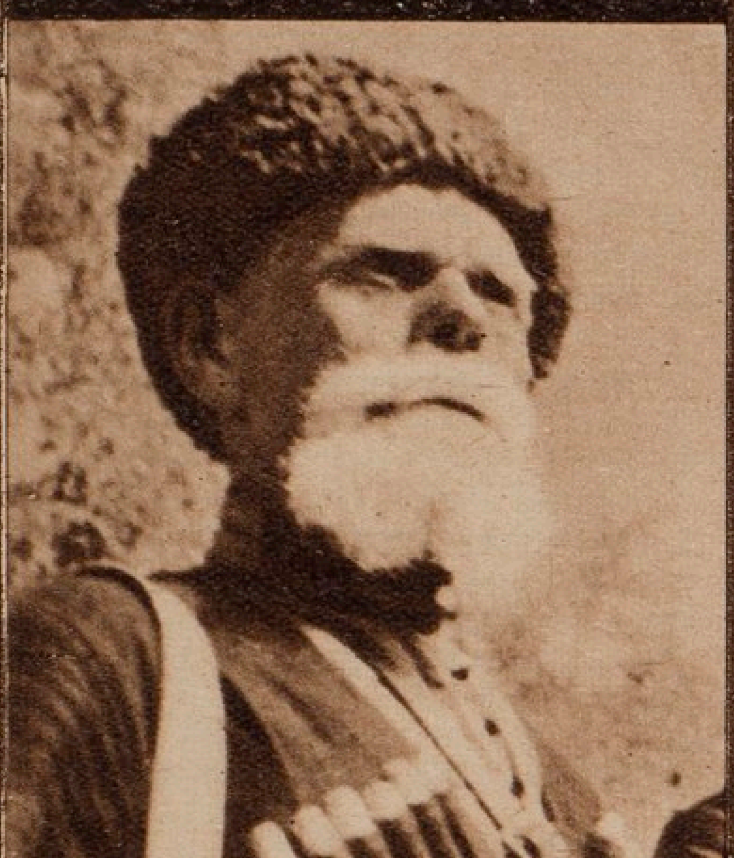
RETRAITE (d'après « P.M. »)

LES COSAQUES

visages héroïques de Russie

Un juste tribut doit être rendu aux Cosaques qui ont joué un rôle prépondérant dans l'offensive victorieuse des armées russes. Grâce à ces soldats magnifiques, dont l'ardeur au combat est légendaire, les régions du Caucase ont été libérées du joug ennemi. Voici quelques types de ces hardis cavaliers.













A voir l'expression de ces visages de prisonniers nazis, on comprend tout le drame des combats sur le front de Russie. Victimes de l'ambition de leur Führer, ces malheureux doivent être bien satisfaits d'en avoir fini avec les souffrances de la guerre...

PRISONNIERS EN RUSSIE

La propagande de Gœbbels avait fait croire au peuple allemand que les Russes ne faisaient pas de prisonniers, mais tuaient froidement, après les avoir torturés, les soldats ennemis qui tombaient entre leurs mains. A telle enseigne que, dans les premiers jours de la bataille déclenchée par les nazis en Russie, les soldats allemands encerclés préféraient mourir sur le champ de combat plutôt que de se laisser prendre. Cependant, les nazis et leurs acolytes ont bien dû se rendre à l'évidence, qu'au lieu d'être massacrés par les Russes, leurs prisonniers étaient placés dans des camps de concentration soviétiques et, comme en témoignent certaines lettres, ils se portaient parfaitement bien et ne manquaient de rien.



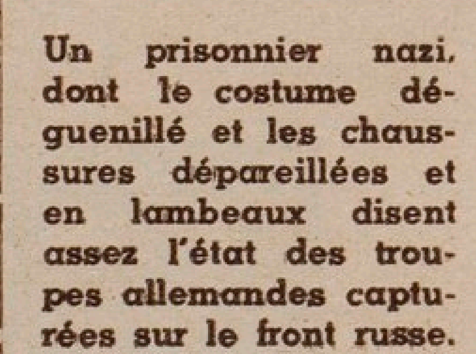
Un prisonnier nazi, dont le costume déguenillé et les chaussures dépareillées et en lambeaux disent assez l'état des troupes allemandes capturées sur le front russe.



Le froid qui règne sur les fronts de Russie est illustré par l'image de ce prisonnier allemand dont les sourcils, les cils et le cache-nez sont recouverts de givre.



Des prisonniers de guerre allemands, internés en Russie, organisèrent un « meeting » au cours duquel ils stigmatisèrent l'attaque de Hitler contre la Russie.







Des prisonniers allemands, récemment capturés, sont conduits dans un camp de concentration par les soldats de l'armée rouge.

LES HOMMES DU KREMLIN

Autour de Staline, neuf hommes gouvernent et dirigent l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, conseillent l'homme d'acier, arrêtent des mesures en vue de l'administration générale du pays, aussi bien que de la conduite de la guerre. Si les Allemands avaient pu, ainsi qu'ils l'espéraient l'année dernière, venir à bout de la résistance soviétique, ce sont ces neuf hommes qu'ils auraient fusillés les premiers.

Quatre d'entre eux, sous la direction de Staline en personne, forment le Comité de Défense de l'Etat, organisme à pouvoir absolu, qui dirige en maître la Russie en guerre. Le Comité de Défense comprend deux bolcheviks de vieille date, Molotov et Vorochilov, et deux « nouveaux venus », Béria et Malenkov.

Chaque fois qu'une décision importante doit être prise, Staline, qu'ils appellent « Khoziain » (le patron), réunit ses neuf conseillers et siège avec eux pendant des heures.

Dans ce pays qui comprend des races tellement diverses, la nationalité des gouvernants est très importante. Au sein du Conseil de Staline, plusieurs races sont représentées : Béria est Géorgien comme Staline ; Mikoyan est Arménien ; Kaganovich est Juif ; Vorochilov est Petit-Russien ; Zhdanov et Malenkov sont Grands-Russiens ; Molotov est originaire de la Russie tartare, à l'est de Moscou ; Andreyev a vu le jour près de la frontière polonaise, et Kalinine est originaire du Nord.

L'âge moyen de ce groupe d'hommes politiques est inférieur à celui de tous les autres gouvernements du monde, à l'exception de celui de l'Allemagne nazie. Sur neuf, six de ces hommes n'ont pas encore atteint la cinquantaine.

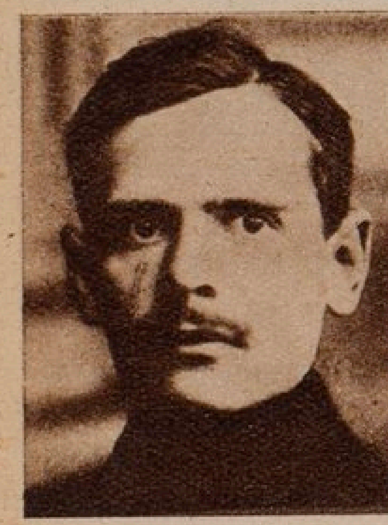
Les conseillers de Staline travaillent dans le Kremlin, où ils ont chacun son bureau. Il est pour le moins étrange de constater combien ces hommes ont une tendance à vivre effacés. Suivant l'exemple de leur chef, Staline, ils vivent simplement, cherchant à se soustraire au maximum à toute sorte de publicité tapageuse.

MIKOYAN



Anastas Ivanovich Mikoyan, représentant arménien au sein du gouvernement soviétique, est âgé de 46 ans. Cet ancien étudiant en théologie est devenu un spécialiste de questions de ravitaillement et de commerce. Actuellement, il occupe le poste de Commissaire pour le Commerce Extérieur. Dès 1917, il se joignit au groupe de Staline, qui faisait la révolution dans le Caucase. Au cours de la guerre civile, il tomba plusieurs fois aux mains des Russes blancs, mais réussit à s'évader. C'est le seul, parmi ses collègues, qui n'ait pas visité les Etats-Unis. Il est l'heureux père d'une grande famille de jeunes gens. Les Russes le considèrent comme l'un des amis les plus intimes de Staline.

ANDREYEV



Andrei Andreyevich Andreyev, à l'âge de 46 ans, est le Président de la Commission de Contrôle du Parti Communiste. C'est un spécialiste des questions ouvrières. Pendant une brève période, il fut Commissaire des Chemins de Fer. Il n'a pas fait connaissance avec les prisons du tsar, parce qu'il rallia la cause communiste au cours de la guerre de 1914-1918. Pendant sa jeunesse, il travailla dans un hôtel et ensuite dans une usine d'armements de Pétrograd. Il est originaire de Smolensk, et son père labourait ses champs non loin de la frontière polonaise. Andreyev ne fréquenta l'école que pendant deux ans. Mais il sut acquérir une solide instruction en travaillant tout seul. Il s'est toujours tenu dans les coulisses de la politique. C'est un homme d'Etat excessivement habile, intelligent et astucieux.

MOLOTOV



Viacheslav Mikhaïlovich Molotov, âgé de 51 ans, est lié à Staline par une solide amitié, depuis leur première rencontre en 1912. Il remplit la charge de Commissaire pour les Affaires Etrangères. Son père était un respectable petit libraire. Il s'appelait Scrabine, et prétendait être apparenté au célèbre compositeur du même nom, aujourd'hui décédé. Molotov joue lui-même du violon. Sa femme dirigea le Trust des Parfums et ensuite celui des poissons. Lorsqu'il commença à collaborer avec le journal communiste « Pravda », il signa ses articles du pseudonyme de Akim Prostota (Simplicité), mais ensuite il se fit appeler Molotov, de « molot » (marteau). C'est un homme doué d'une énergie peu commune, alliée à une solide intelligence. Il a un faible pour l'ironie. Lénine l'appelait « le meilleur secrétaire de toute la Russie ». Son loyalisme a été toujours total.

MALENKOV



Georgi Maximilianovich Malenkov est, à 39 ans, un des experts les plus cotés du parti communiste. C'est pourtant un « nouveau venu ». Cela n'empêcha pas Staline de le choisir pour faire partie du Comité de Défense de l'Etat. Malenkov est d'origine grand'russienne. Ses études furent interrompues par la Révolution. Quoique membre du parti depuis 1920, il ne connut des promotions rapides que depuis trois ans. C'est un membre de cette organisation qu'on appelle « secrétaire du Comité Central », qui s'occupe de la routine quotidienne de l'administration de l'Etat et du parti. Il jouit de la confiance totale de Staline.

BERIA



Laurenti Pavlovich Béria est un compatriote de Staline. Il naquit en Géorgie, il y a quarante-deux ans. A 21 ans, en 1920, il devint membre de la terrible « Cheka » à Bakou, dans une région où les désordres étaient nombreux. Actuellement il occupe le poste de chef de la police secrète soviétique. Pendant les années qui précédèrent la guerre, il mena une lutte sans merci contre tous les cinquièmes colonnistes en puissance. Il a écrit une histoire de la Révolution russe, dans laquelle il a exprimé son admiration sans bornes pour Staline. Parmi les gouvernants soviétiques, il est l'un des plus instruits. Calme, précis, maître de lui-même, c'est un homme précieux pour l'U.R.S.S.

VOROCHILOV



Klimen Yefremovich (« Klim ») Vorochilov est vice-Premier pour la Défense et porte-parole officiel des forces armées. Il est âgé de 60 ans. Pendant sa jeunesse, il a pratiqué les métiers les plus divers : mineur, berger, ouvrier dans une fonderie. Il fut incarcéré la première fois à l'âge de 18 ans. Sa réputation, auprès des étrangers, est celle « d'un officier et d'un gentleman ». C'est le champion de tir au pistolet de l'armée rouge. Vieil ami de Staline, il combattit avec l'homme d'acier, pendant la guerre civile, et prit une part active à la lutte qui devait aboutir à la disgrâce de Trotsky.

KAGANOVICH



Lazar Moisseyevich Kaganovich, âgé de 48 ans, est incontestablement un des hommes les plus habiles du « Politburo ». Il occupe actuellement la charge de Commissaire pour le Pétrole. C'est l'homme qui a développé la puissance industrielle du bassin du Donetz, qui construisit le fameux métro de Moscou ; il s'est spécialisé dans l'industrie lourde, les voies ferrées et l'extraction du pétrole. Il connut très jeune les prisons du tsar. Il fait partie d'une famille d'origine juive très pauvre et, actuellement, trois de ses cinq frères sont commissaires. Il est très lié avec Staline.

ZHDANOV



Andrei Alexandrovich Zhdanov est âgé de 45 ans. Il succéda à Zirov à la tête du parti communiste de Léningrad, occupant un poste de première importance. Il se joignit aux bolcheviks en 1913, à l'âge de 17 ans, et ne connut ni la prison, ni l'exil. Son père était prêtre, et il lui donna une éducation solide. Il fut l'un des partisans les plus zélés de la campagne de Finlande, et l'agression de 1941 lui donna raison. Il a écrit plusieurs ouvrages intéressants sur la politique étrangère. C'est le prototype du Russe véritable, intelligent, brillant et nanti d'un don inné de persuasion.

KALININE



L'un des derniers vétérans du bolchevisme, Mikhaïl Ivanovich Kalinine, à l'âge de 66 ans, occupe une charge comparable à celle du vice-président des Etats-Unis. Le président du Conseil Suprême de l'U.R.S.S. est d'origine paysanne. Il travaillait la terre dans la ferme paternelle, lorsqu'il commença à être conquis par les idées révolutionnaires. En 1899, à l'âge de 24 ans, il fut arrêté et jeté en prison par la police tsariste. Très conservateur dans ses idées politiques, il est considéré au sein du gouvernement comme le porte-parole des paysans.

9 OCTOBRE 1941

(SUITE)

Le 15 octobre, les journaux annoncèrent *Les opérations à l'est continuent comme prévu.*

Mais la principale manchette était ainsi rédigée : « Des vedettes lance-torpilles ont coulé deux cargos britanniques. » Moins de deux semaines après le commencement de l'offensive, sept jours après l'annonce que la décision avait été enlevée, quatre jours après l'anéantissement des armées de Staline, la destruction de deux cargos anglais quelconques était devenue l'événement militaire le plus important, passant avant le plus grand conflit que le monde ait vu ! Le lendemain, 16 octobre, le *Volkischer Beobachter* publia un article de fond intitulé : « Trois millions », faisant allusion aux prisonniers de guerre pris aux Russes d'après les communiqués. L'auteur donnait l'impression de vouloir se convaincre lui-même :

« ...Aucune armée du monde, même possédant des réserves humaines aussi étendues que la Russie, ne peut supporter une perte pareille. Les maigres réserves dont les Soviets disposent encore ne peuvent constituer un obstacle quelconque pour nos armées... La guerre dans l'est a atteint son objectif : l'annihilation des armées ennemies. » La conclusion était catégorique : « L'armée de Staline a simplement disparu de la surface de la terre. »

DESESPOIR

Le docteur Dietrich avait offert sa réputation journalistique sur un plateau d'argent. Cependant, plus encore que sa réputation, il regretta d'avoir à jamais perdu la confiance du peuple allemand. Le désastre fut immense, pour Dietrich et pour tous les dirigeants de la propagande allemande. A travers tout le pays, les gens commencèrent à faire circuler des plaisanteries amères, des « Witze » comme on les appelle là-bas, dont voici quelques échantillons : « Le bolchevisme est mort. Vive le bolchevisme ! » Des cartes postales furent publiées, sur lesquelles on voyait un secteur du front : à moitié sorti d'une tranchée, un soldat allemand montre aux Russes d'en face un écriteau disant : « Russes, vous avez cessé d'exister ! Signé : Dietrich ». Dans un coin de la carte, on voit un officier prussien qui dit à un général : « Sont-ils stupides, ces Russes ? Ils ne veulent pas comprendre l'allemand. »

Mais ces plaisanteries n'étaient qu'un faible indice du sombre désespoir qui empoigna tous les Allemands. Voyant que leur propagande les trompait, ils se jetèrent comme des affamés sur d'autres sources de nouvelles, en l'occurrence les radios étrangères. Les autorités durent sévir avec vigueur : en même temps que les cartes de rationnement, des cartons sur lesquels il était écrit que l'écoute des postes étrangers était le plus grand crime antinational qu'on pût commettre furent distribués, rappelant aux contrevenants qu'ils risquaient la peine de mort.

L'hiver arriva. Sur toute l'Allemagne, un morne désespoir s'appesantit.

Le 23 novembre, le *Volkischer Beobachter* élabora une manchette sensationnelle : « ROSTOV CONQUISE ». Mais personne ne fit cas de cette nouvelle. Les gens lurent avec beaucoup plus d'intérêt un titre minuscule paru dans le même journal deux semaines plus tard. Noël n'était pas loin, les vitrines des magasins, presque vides, ne contenaient que des jouets rudimentaires, dont l'un s'appelait « Bombes sur l'Angleterre ». Dans les rues, devant les boutiques, les queues s'allongeaient démesurément. La nouvelle parue dans les journaux qui avait éveillé l'intérêt des Allemands concernait une ville russe nommée Rostov, située à l'embouchure de la rivière Don, qui avait été évacuée par les troupes du Führer, pour préparer des représailles contre la population hostile aux Allemands. Cette nouvelle était imprimée à l'encre noire...



FEMMES RUSSES A L'ŒUVRE

On ne saurait en dire assez de la part active que prennent les femmes russes dans la libération de leur territoire. Sur nos photos (à gauche), une infirmière, dans un train de blessés, fait entendre aux soldats quelques airs nostalgiques. A droite : pendant les jours sombres du siège de Léningrad, des femmes élèvent des barricades dans les rues de la ville.

Une amie de votre beauté :

L'huile d'olive

Qu'elle était belle sous l'éclatant soleil des vacances, votre peau dorée et assouplie par les huiles à brunir ! Qu'ils étaient beaux, au sortir du bain, vos cheveux tordus en boucles sauvages au-dessus de votre tête !...

Mais, aujourd'hui, vous êtes en ville, et il ne vous reste comme souvenir que votre peau qui tiraille un peu et la sécheresse cassante de votre chevelure. Ce qui manque, à l'un comme à l'autre, c'est un corps gras pour les assouplir, les fortifier et les nourrir.

Or, l'un des meilleurs que vous puissiez utiliser est tout simple : l'huile d'olive.

Voici ce que je vous conseille de faire :

Chaque soir, démaquillez-vous à l'huile d'olive. Imbibez-en un tampon et, tout d'abord, enlevez de votre visage toute trace de fards et de poussière. Votre épiderme bien nettoyé, mettez une nouvelle couche d'huile, à l'aide d'un tampon propre, et cette fois en grande quantité. Avec le bout de vos doigts, massez longuement votre visage et votre cou afin que l'huile pénètre bien. Le massage terminé, restez un quart d'heure dans ce bain d'huile. Puis essuyez le surplus, et pour enlever l'odeur d'olive, vaporisez votre visage à l'eau de rose.

Je pense que chaque fois que vous allez chez le coiffeur pour vous faire faire une savante mise en plis, vous prenez pitié de vos cheveux et demandez un shampooing à l'huile soluble. Mais, entre temps, si votre chevelure a vraiment beaucoup souffert, il est temps que vous procédiez à quelques bains d'huile supplémentaires, bains imprégnant vos cheveux pendant toute une nuit.

Le soir, versez sur votre tête de l'huile d'olive et massez profondément votre cuir chevelu. Ce massage terminé, et pour éviter de salir vos draps, enfermez vos cheveux dans une ou deux grandes feuilles de papier-journal. Renfermez le tout dans un turban fait d'une serviette pas trop épaisse — une serviette-éponge vous empêcherait de dormir — ou un foulard lavable. Demeurez ainsi toute la nuit.

Au réveil, débarrassez-vous de cette huile, non pas par un shampooing au savon, mais par un shampooing à l'œuf.

Prenez deux jaunes d'œufs, battez-les dans une tasse, comme pour une omelette. Par petites quantités successives, versez le contenu de la tasse sur vos cheveux en les massant doucement.

Ensuite, faites couler l'eau chaude, en frottant vigoureusement, comme après un shampooing ordinaire.

Si vous remarquez que vos cheveux sont encore trop gras, alors lavez-les, une seule fois, avec un shampooing de très bonne qualité. N'oubliez pas le rinçage au vinaigre ou au citron afin de faire disparaître totalement les traces de savon.

INCONVENIENTS DE L'HIVER

J'AI LE NEZ ROUGE

Votre nez prend, au froid, une teinte un peu trop vive. N'essayez pas de l'atténuer par une poudre plus claire. Employez, au contraire, une poudre et un rouge à joues plus foncés qu'à l'ordinaire. Si vous êtes patiente, voici un remède excellent : mettez un peu d'eau de rose tiède dans une œillère et trempez-y votre nez pendant 5 minutes, tous les matins. Cela décongestionne merveilleusement. Enfin, frictionnez vos oreilles, lorsque vous sentez votre nez rouge : il reprendra une teinte normale.

MA PEAU EST SÈCHE

Votre visage est, chaque jour, exposé au picotement du vent, à la brulûre du froid. Les glandes sébacées agissent au ralenti en cette saison et il est indispensable que vous redonniez à votre peau la graisse nécessaire pour se défendre contre les intempéries. Faites, chaque deux jours, le masque que voici : prenez dans le creux de votre main un peu de lanoline. Ajoutez-y quelques gouttes d'huile d'amandes. Appliquez ce mélange sur votre visage préalablement démaquillé. Gardez-le une heure et plus, si cela vous est possible. Enlevez avec de l'eau de rose et un tampon d'ouate, mais faites attention de ne pas trop frotter.

MES MAINS SONT CREVASSÉES

Si vous êtes affligée de dartres, de crevasses, dites-vous bien que le meilleur remède réside dans l'emploi d'un savon gras. Les applications de crème de lanoline ou de pâte de zinc donnent de bons résultats. N'employez surtout pas de crème à base de graisse non absorbable, car les pores de votre peau se trouveraient bouchés.

J'AI LES MAINS RÊCHES

Vos mains sont rêches et sèches. Il faut les enduire de crème, le soir avant d'aller dormir. Enfilez de vieux gants, afin de ne pas salir vos draps. C'est désagréable, je le sais, mais de belles mains blanches valent bien ce léger sacrifice. Quand vous sortez, portez toujours des gants un peu larges, souples et chauds. Evitez, pour vos mains, l'eau trop chaude ou trop froide, n'employez que du savon gras. Essuyez-vous toujours très soigneusement. L'humidité, autant que le froid, engendre les crevasses et les gerçures.

Bienfaits et dangers de

LA BANANE

en hiver

Parmi les fruits, un de ceux qui ont vu monter leur « cote » tout à coup, surtout dans l'alimentation enfantine, c'est la banane.

Et depuis lors, partisans et adversaires de la banane s'affrontent. Pour l'un, elle est le fruit idéal ; pour l'autre, un aliment funeste. Il y a du vrai dans les deux thèses, car les bienfaits ou les méfaits que ce fruit peut causer à l'organisme proviennent uniquement du degré de maturité auquel on le consomme.

La banane doit être mangée très mûre, c'est-à-dire lorsqu'elle a pris une teinte jaune brunâtre, et que déjà apparaissent sur sa chair quelques taches de blettissement.

La banane consommée dans d'autres conditions, c'est-à-dire lorsqu'elle est jaune clair et sans taches, est incomplètement mûre. Elle ne vous livre que son amidon, et non son sucre et ses matières azotées, et elle est alors pratiquement inassimilable.

Dans le cas où l'on dispose de bananes insuffisamment mûres, il est de beaucoup préférable — surtout lorsqu'elles sont destinées aux enfants — de les servir pochées ou en compote.

La banane étant un aliment extrêmement nourrissant, ne donnez pas à votre enfant, pour son goûter, une banane et du pain, mais bien l'un ou l'autre.

Et vous, Mesdames, qui ne voulez pas engraisser, proscrivez-les de votre alimentation, vous ne vous en porterez que mieux, croyez-moi. Car « une petite banane de rien du tout » contient assez de vitamines pour vous faire gagner à peu près 200 grammes.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Les statisticiens sont de drôles d'individus qui font parfois des découvertes bien étranges. Ainsi, un de ces messieurs, de nationalité suédoise, vient de nous apprendre que les femmes qui, dans l'histoire, ont eu le plus d'adorateurs parmi les hommes avaient déjà dépassé la quarantaine. Elles connurent des hommages que des jeunes femmes de vingt ou vingt-cinq ans n'ont jamais pu espérer recevoir. Et, à l'appui de ses dires, il nous cite le cas d'Hélène qui ne comptait pas moins de 48 printemps quand elle fut enlevée par le Troyen Pâris. De plus, Ninon de Lenclos était bel et bien cinquantenaire au moment où le bruit de ses aventures parcourait le monde. Une nuée d'admirateurs étaient alors à ses pieds et la comblaient de louanges et de flatteries. Célèbre par son esprit et sa beauté, ses salons ne désemplissaient pas des noms les plus célèbres de l'époque. Autre exemple aussi frappant : Mme de Maintenon avait dépassé la quarantaine quand elle séduisit le roi Soleil sur lequel elle exerça une influence des plus considérables.

Voilà bien, ma cousine, de quoi nous convaincre du bien-fondé des arguments avancés par ce statisticien qui soutient, mordicus, à bien juste raison semble-t-il, que pour avoir véritablement du succès et jouir de tous les privilèges que donnent la beauté ou simplement le charme, une femme doit « marcher » sur la cinquantaine.

Foin des oies blanches et de la mièvrerie des jeunes dont l'inexpérience et la maladresse ne sont pas à même de retenir auprès d'elles les gens de l'autre sexe, trop peu enclins à ne rechercher chez la femme que l'éclat du visage et la rondeur des formes !

C'est cela qu'a voulu démontrer le chercheur de statistiques dont les constatations ne manqueront pas de réjouir, comme il se doit, les nombreuses lectrices qui, déjà sur le retour, remarquaient avec dépit devant leur miroir des marques de cicatrices avancées et des cheveux grisonnants aux tempes. Désormais, les plus jeunes chercheront, bien au contraire, à approfondir les plis de leur front et à atténuer l'éclat de leur regard, pour se donner une physionomie plus mûre.

Et pour vous, ma cousine, qui n'avez pas encore atteint la moitié de l'âge où une femme, toujours selon notre statisticien, peut faire faire ce que l'on appelle des folies à un homme, de pareils exemples sont bien décourageants puisqu'il vous faudra attendre plus de vingt fois trois cent soixante-cinq jours pour espérer rassembler les suffrages masculins...

Tandis que les quinquagénaires feront du statisticien leur idole, puisqu'il leur aura démontré, preuves à l'appui, la puissance de leur séduction qu'aucun bain de Jouvence ne saurait rendre plus attrayante.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces

Nièce « Nadia B. »

Votre conduite a été un peu trop extrémiste. Vous pouvez voir ce jeune homme de temps en temps, il n'y a aucun mal à cela, mais ne lui permettez plus aucune familiarité. Vous ne pouvez l'empêcher de fréquenter des jeunes filles, ni le menacer continuellement de rompre. Ne voyez pas le mal partout. Faites confiance à celui que vous aimez, vous ne le regretterez pas.

Nièce « Viviane »

Vous ne me donnez aucun détail sur la nature de vos cheveux. Sont-ils secs ou gras, blonds ou bruns ? Ecrivez-moi de nouveau et donnez-moi tous ces renseignements. Je pourrai alors vous aider.

Nièce « Maureen »

Je ne puis répondre qu'à une de vos questions, vu le manque de place. Vos cheveux tombent parce que vous devez être anémique. Voyez un médecin. N'employez pas le pétrole, il n'est pas recommandable dans votre cas. Brossez beaucoup vos cheveux, employez parfois de l'huile de noix de coco, cela les fortifiera. Ne les lavez qu'avec un très bon shampooing.

Nièce « Inquiète »

Il n'y a vraiment pas de quoi vous inquiéter et ce bobo ne peut pas avoir de graves conséquences. Voici ce que je vous conseille de faire : achetez une petite brosse assez dure, spécialement destinée au visage. Prenez un savon de bonne qualité et brossez les endroits de votre menton où vous avez remarqué les trous en question. Brossez pendant deux à trois minutes en tournant en rond. Rincez à l'eau froide et séchez avec une serviette assez sèche.

Nièce « Bouboule »

Le défaut en question s'atténuera avec l'âge et à mesure que vous vous développerez. Faites des ablutions locales à l'eau froide dans laquelle vous aurez pressé le jus d'un demi-citron. Pour la tache en question, trempez-la dans du lait tiède pendant une heure ou deux, puis lavez à l'eau chaude et au savon.

Nièce « Jeune Grecque »

Vous pourriez vous abonner à un club sportif où vous rencontrerez des jeunes gens et des jeunes filles de votre âge. Abonnez-vous à une bibliothèque et lisez de bons auteurs. Cela vous aidera énormément. Ecrivez-moi de temps en temps, je voudrais vous connaître davantage.

Nièce « Je suis couverte de rides, sauvez-moi, Anne-Marie »

Quel long pseudonyme ! Pour vos rides, voici un moyen simple et efficace de les atténuer. Achetez un tube de lanoline. Pressez-en une petite quantité dans la paume de votre main. Ajoutez quelques gouttes d'huile d'amandes. Appliquez le tout sur votre visage, préalablement démaquillé. Gardez-le une ou deux heures. Enlevez-le à l'eau tiède d'abord, puis à l'eau de rose.

Nièce « Odette en détresse » (Beyrouth)

Vous ne devez, à aucun prix, mentir ainsi à vos parents. Le fait qu'ils vous empêchent de sortir avec ces jeunes gens ne signifie pas du tout qu'ils soient « old fashioned » comme vous le prétendez. Ils sont prudents, tout simplement, et essayent de vous éviter des déceptions. Suivez leur conseil, croyez-moi, restez chez vous. Votre vie ne sera pas plus belle si vous courez les dancings.

Neveu « Sanps »

Bravo pour la gymnastique et surtout l'énergie que vous mettez à la pratiquer. Je suis contente de savoir que vous vous portez déjà mieux. Tous les exercices que vous m'indiquez sont excellents et vous aideront sûrement à gagner quelques centimètres de taille.

Neveu « Antoine »

Voyez un médecin. Vous devez être très anémique, car il n'est pas normal qu'un jeune homme de votre âge perde ainsi ses cheveux. Vous devez faire de la décalcification et un bon régime vous remettra d'aplomb en un rien de temps. Il n'est pas permis d'avoir un début de calvitie à 19 ans...

Neveu « Elle, rien qu'elle »

Vous aviez fait une déesse de cette femme et, quand vous vous rendez compte qu'elle est humaine, vous êtes déçu ? Pourquoi ? Nul n'est parfait en ce monde. Vous avez aussi vos défauts. Savoir accepter ceux que nous aimons tels qu'ils sont, voilà le vrai secret du bonheur.

TANTE ANNE-MARIE



L'ENFER DE L'ARCTIQUE

En colonnes ininterrompues, les convois maritimes parcourent l'Arctique, transportant vers la Russie des armes, du matériel de guerre et des vivres. L'ennemi a essayé par tous les moyens de s'opposer au passage de ces convois, dont l'arrivée à destination signifie, pour lui, une recrudescence des désastres qu'il subit déjà des mains des armées soviétiques. Çà et là, dans la presse, une brève information nous donne un aperçu laconique de ce qui se passe dans la nuit arctique des brumeuses mers du Nord. Mais ces informations sont loin de donner une idée exacte de l'enfer que traversent régulièrement les héros des marines marchandes des Nations Unies. Les multiples dangers affrontés par ces hommes sont relatés dans un reportage publié par le « Saturday Evening Post » et dû à l'un des membres des équipages alliés dans un convoi pour la Russie.

Notre heure a sonné. Ciel clair, parfaite visibilité, à peine quelques nuages à l'horizon. Le navire de tête hisse un signal à son grand mât. Nous déchiffrons : « Feu ! »

Le croiseur qui se trouve au centre du convoi commence à faire tonner ses pièces, et bientôt le chœur est grossi de la voix puissante des canons antiaériens et de l'artillerie des destroyers. Les nazis viennent du sud, de Norvège : ils volent très haut. Nous les apercevons, brillant sous la clarté lumineuse du soleil.

Soudain, la première escadrille, quittant son vol horizontal, pique à angle droit : son objectif est le croiseur, et le navire sur lequel sont montés les canons antiaériens. L'un après l'autre, les appareils se précipitent vers le bas, formant une sorte d'échelle géante dans le ciel. Ils sont trop loin pour que nous puissions faire usage de nos mitrailleuses calibre 30. Maintenant, le bruit des moteurs n'est plus le bourdonnement que nous entendions tout à l'heure. Il est devenu une sorte de rugissement rageur, de cri inhumain, de tonnerre qui nous déchire les tympans. Les canons ajoutent leur voix grave et saccadée à l'ouragan d'explosions, dont le paroxysme est atteint lorsque les mitrailleuses des Messerschmitts commencent à crépiter en rafales.

Nous poussons tout à coup un cri de joie. L'avion de tête a été atteint en plein. Il nous semble que sa chute dure indéfiniment. Mais il n'arrive pas jusqu'à la surface de la mer. A mi-chemin, il explose, s'épanouissant en une gerbe d'un jaune orangé lumineux, visible malgré la clarté du ciel qui sert de fond au tableau.

Les autres appareils commencent à leur tour leurs plongeons de mort : ils arrivent si près de la cible, qu'à tout instant nous nous attendons à une collision. Les voici lâchant leurs projectiles et filant horizontalement en zigzag.

Maintenant, ils s'en prennent directement à nous. Les bombes pleuvent de tous côtés. Nous entendons leurs chuintements plaintifs, comme elles forcent leur passage à travers les couches d'air. Cela commence par un sifflement assez faible, qui augmente graduellement d'intensité jusqu'à devenir insupportable. Alors, malgré soi, chacun de nous se dit : « Celle-ci est pour moi. » Si nous entendons la détonation de l'explosion, alors nous savons que nous sommes encore vivants. Autrement...

Mais nous avons de la chance, cette fois-ci. « Jerry » nous manque à chaque coup et le projectile le plus proche s'enfonce dans l'eau, entre notre navire et celui qui nous précède, un peu sur le tribord. Voici maintenant un appareil ennemi qui s'acharne justement sur l'unité qui est devant nous. Nous assistons à toute l'affaire. Une bombe percute sur son château d'avant, juste entre les cales n° 1 et n° 2, ouvrant une déchirure béante dans le bastingage. L'avion se redresse, remonte en chandelle et vient vers nous. Nos pièces tonnent et crépitent : nous voyons les projectiles qui frappent sur le bord de son aile. L'avion vire en angle aigu, s'éloigne rapidement, mais pour revenir à la charge. Cette fois-ci, nous l'avons : une grêle de balles frappe contre son fuselage. Les croix noires dont sont marquées ses ailes se ponctuent des trous de nos projectiles. Il est tellement près, que nous voyons son pilote, à moitié dressé dans sa carlingue, essayant d'arracher ses lunettes. Il veut reprendre de la hauteur. Laissant derrière lui un long sillage de fumée noire, il monte comme une fusée, s'arrête un instant immobile, comme suspendu au bout d'un fil, puis la chute commence, rapidement accélérée. Avec un claquement sonore, que nous entendons malgré la distance et le bruit de la bataille, il heurte les vagues qui l'engloutissent.

Notre vieux rafiot, avec son artillerie de petit calibre, vient de remporter une victoire. Nous rions comme des enfants à une fête, adressant des plaisanteries sarcastiques aux nazis qui sont encore là-haut, dans le ciel. Ils font demi-tour et mettent le cap sur leur base. C'est tout pour aujourd'hui.

Dans la salle à manger, des conversations joyeuses s'engagent autour du capitaine dont le visage reflète une placide satisfaction. Nous sommes fatigués, mais contents. Les Condors sont encore visibles à l'horizon, mais la joie de la victoire domine toutes nos pensées. Soudain, nous sommes appelés à la réalité : « Tout le monde sur le pont ! crie une voix avec une intonation de commandement. Le « X » est en train de couler. »

Nous nous précipitons : le « X » naviguait sur notre tribord. Malgré le brouillard qui s'est abattu sur la mer, nous apercevons sa coque noire qui tranche sur la grisaille des vagues. Elle est coupée en deux morceaux. Ouvert en deux, juste en son milieu, le navire coule. L'explosion que nous avions entendue au moment où nous montions sur le pont, c'était son chargement de T.N.T. Une vapeur grisâtre, bientôt transformée en un gros panache de fumée noire, se dégage du navire agonisant. Et il disparaît : la mer tranquille se referme sur lui. Nous sommes là, pauvres spectateurs impuissants, offrant nos visages tristes au vent qui souffle avec violence, nous regardant en silence dans la brume. Ces hommes sont morts et nous sommes vivants : il nous est impossible de penser à autre chose.

L'abrutissement de la fatigue a raison de notre émotion. Je m'endors comme une masse...

●

Le lendemain, dans le vent qui se lève, d'autres escadrilles d'avions arrivent des côtes de Norvège. Une fois de plus, la bataille recommence : elle dure à longueur de journée. Les trois croiseurs qui nous escortaient ont quitté le convoi. Ils ont reçu instruction de partir à la recherche de vedettes lance-torpilles que l'ennemi a envoyées contre nous et qui ont été signalées au large. Nous avons dû combattre sans le précieux appui des canons de ces navires de guerre. Aujourd'hui, des Heinkels 111 sont de la partie. Ils dégringolent du ciel à une vitesse fantastique, et à peine avons-nous ouvert le feu, qu'ils sont déjà loin, après avoir lâché leurs torpilles. Les projectiles terribles sont lancés à une distance d'environ cinq cents yards de la cible.

Nous avons été mis en garde contre le terrible danger constitué par ces engins. Qu'un seul frappe notre coque, et ce sera la fin. Agiles comme des dauphins, les torpilles sillonnent la mer, traçant des raies d'écume. Alors que nous attendons le choc fatal, les artilleurs pointent leurs pièces. Ils tireront le moment où les appareils, après avoir lâché leurs projectiles, se redresseront pour reprendre de la hauteur.

La visibilité est mauvaise, et il est difficile d'apercevoir l'ennemi ; mais les aviateurs sont également handicapés par la même raison. La journée a été marquée par toute une série de coups manqués de près : torpilles, bombes et mines qui ont frôlé leur cible : mais le convoi est sain et sauf, aujourd'hui. L'ennemi s'est rendu compte que les croiseurs ne sont plus avec nous, et que notre puissance de feu est, de ce fait, considérablement amoindrie.

●

Mercredi matin, ciel clair, mer bleue. Conditions idéales pour une attaque. Nous le savons, et prenons nos dispositions à l'avance. Les munitions sont

amoncelées près des pièces. Les canons sont prêts à cracher leurs obus et leur mitraille.

Ils ne tardent pas à venir : des Heinkels, des Messerschmitts, des Stukas, des Junkers 89. Leur nombre dépasse la centaine. Toutes les armes, tous les engins de mort ont les honneurs de la journée : bombes de 500, de 250, de 150 kilos, torpilles aériennes, mines, canons et mitrailleuses, tout est mis en action, pendant que les sous-marins essayent de se frayer un passage jusqu'aux navires qui naviguent à l'extérieur.

C'est l'enfer. Je ne connais pas d'autre expression pouvant décrire la scène. Partout où je regarde, j'aperçois les appareils monstrueux qui évoluent rapides, s'entre-croisent, plongent, se redressent, lâchant tout, bombés qui arrivent avec leur sifflement, frappant la mer de leurs coups de poing de titans. Tout autour de nous, le bleu de la mer est tacheté de ronds d'écume et, par endroits, de flaques noirâtres. Ils nous ratent d'un cheveu. Nous retenons nos respirations, dans l'attente de la mort.

Vers dix heures et demie du matin, je me trouve avec un camarade derrière un canon. Deux Messerschmitts, jaillis d'un nuage bas, arrivent droit sur nous comme des flèches. Depuis lundi, les escadrilles de Messerschmitts semblent vouloir nous « arranger ». Cette fois-ci, les deux avions volent à quelque 300 pieds de distance l'un de l'autre, et plongent à partir d'une altitude de 2.000 pieds. C'est la première fois que j'ai l'occasion de faire feu contre des avions. Je tire trop tôt. Mes balles traçantes décrivent un arc de cercle et tombent à la mer. Ils ne sont pas encore à bonne portée : inutile de gâcher des munitions. Mais je les vois grandir à travers mon viseur : leurs ailes, qui semblaient tout à l'heure de fines lignes horizontales, deviennent des traits épais qui crachent des langues de feu. Je vois maintenant les bombes qui sont accrochées en dessous du fuselage. J'aperçois le pilote. Feu ! Agenouillés, les doigts crispés sur la gâchette, nous envoyons une rafale après l'autre. L'ardeur du combat est telle que nous ne nous rendons pas compte des projectiles qui pleuvent drus autour de nous.

Le premier avion dévie, mais le second maintient son vol direct sur nous. Il décroche une bombe de 250 kilos. Attachés à nos pièces, nous n'avons pas le loisir de suivre la trajectoire du projectile. L'appareil passe sur nos têtes en hurlant. « La mort », pensons-nous. Même s'il nous manque, le choc fera sauter la dynamite dont nos cales sont pleines. Rien à faire que de nous accrocher encore plus solidement à nos pièces.

Le choc se produit. La bombe est tombée en mer à quelques mètres de notre proue. Je vois devant mes yeux se dresser l'image de ma femme.

J'attends l'explosion. Une trombe d'eau s'abat sur moi et me couvre en entier. Le bateau est horriblement secoué. Combien dure cette attente ? Je ne saurais le dire. Mais rien ne se produit. Je parle avec mon camarade. Je suis incapable de me souvenir de mes paroles. La conversation nous soulage tous deux. Le copain m'aide à me sécher. Nous rechargeons les pièces, les essayons : elles fonctionnent à merveille. Le navire avance toujours, bien qu'une vibration violente nous rende conscients des avaries graves qu'il a dû subir. On vient nous dire que plusieurs voies d'eau ont été ouvertes dans la coque, mais, pour le moment, les pompes fonctionnent avec des résultats satisfaisants. Le capitaine ordonne : « Continuons le voyage pour la Russie ».

Mais le temps nous manque pour échanger des commentaires : les nazis sont encore une fois sur nous : ils arrivent de partout. La bataille se transforme graduellement en une véritable massacre. La pensée de la dynamite que nous transportons ne me quitte pas. La moindre balle de mitrailleuse qui percuterait au bon endroit, et nous volons en éclats. L'air est habité par la mort. Notre navire fend des eaux tourmentées, surmontant vagues, geysers créés par les bombes. L'air que nous respirons est âcre. Le pont est presque entièrement couvert des cartouches et des balles mortes. Et nous avons peur... Nous avons tellement peur que nous en sommes malades. L'instinct de conservation nous pousse irrésistiblement à courir, à nous cacher n'importe où afin d'échapper aux yeux scrutateurs de la mort qui semble nous vouloir chercher un à un. Mais nous avons une tâche à remplir : cette tâche est de rester derrière nos pièces et de tirer, de tirer sans arrêt.

Un Spitfire, le seul dont nous disposons, prend son vol, catapulté à partir du navire de tête. Le pilote, par une visibilité parfaite, s'en va à la rencontre de plus de cent appareils ennemis. Il n'a aucune chance de s'en tirer, mais il attaque quand même. Quelques secondes plus tard, un appareil nazi s'abat en flammes. Ils ont eu le Spitfire, naturellement. Dans sa chute, le pilote parvient à se dégager et saute en parachute. L'une des corvettes de l'escorte file à toute vitesse vers le point où il est tombé. Les nazis se rendent compte de la tentative de sauvetage. Quatre d'entre eux attaquent la corvette, concentrant sur elle le feu de leurs mitrailleuses et lâchant toutes leurs bombes. Mais le pilote de la R.A.F. est quand même sauvé.

« Voici un homme », pensé-je. Par association d'idées, je songe en même temps à tous les autres hommes qui ont engagé, à l'instar de ce courageux pilote, une lutte inégale pour la liberté. Et j'en arrive à la conclusion que ces nazis ne sont pas des surhommes. Lorsqu'ils sont assez près de nous, ils sont saisis de la même peur de la mort.

Autour de moi, la destruction continue à faire son œuvre. Un navire du convoi, touché à mort, sombre. De toutes les autres unités, des chaloupes se détachent et voguent vers l'endroit du naufrage pour sauver les survivants. Alors les nazis donnent la preuve suprême de leur bestialité. Ils s'acharnent sur les canots et les radeaux, mitraillent les hommes et coulent les embarcations à coups de canon. Le massacre s'accomplit sous nos yeux : nous sommes impuissants, ne pouvant que continuer à tirer, mais la rage nous fait monter les larmes aux yeux.

Derrière nous, un cargo russe est atteint. Un incendie se propage rapidement et gagne toutes les parties du bateau. Mais l'équipage n'abandonne pas le navire. Tous les hommes sont attelés à la tâche de combattre le feu. Notre attention est soudain détournée par ce qui se passe à notre bord. Le navire coule. « Abandonnez le navire », ordonne le commandant. A peine embarqués dans les chaloupes, nous recevons un contre-ordre : « Rembarquez ». Le chef mécanicien est descendu tout seul dans la salle des machines, pour constater les dégâts. Il a mis son masque à gaz pour ne pas être asphyxié par les émanations d'ammoniaque. Les tuyauteries ont tenu, nous pouvons encore naviguer.

Nous regagnons le bateau...

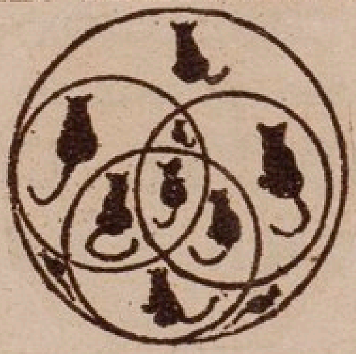
Jeudi soir, après une autre journée de bataille, le convoi se trouve à court de munitions. Les commandants conversent d'un navire à l'autre : « Avez-vous encore des munitions ? » « Très peu. » « Tant pis, nous tiendrons quand même. »

Le convoi continue son voyage. Nous savons tous que demain, après demain, nous devrons encore affronter l'enfer. Un enfer qui nous semble éternel, mais à travers lequel nous devons passer à tout prix.

Le sort de l'humanité se joue. Rien ne doit nous arrêter...

SOLUTIONS

LES PETITS CHATS

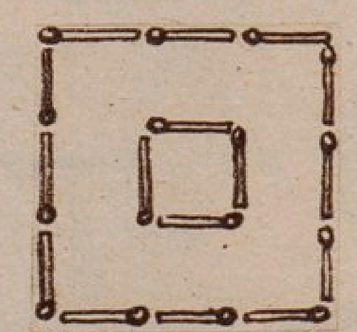


Voici comment il fallait tracer les trois cercles à l'intérieur du grand pour séparer tous les chats les uns des autres.

LE FERMIER ET LE MARAUDEUR

Si le fermier met 30 secondes à faire un tour de la meule et le maraudeur 40 secondes, le fermier aura fait 4 tours pendant que l'autre n'en aura fait que 3. Cela montre que le fermier aura pris un tour entier au marauder au bout de 4 tours. Mais comme il n'a qu'un demi-tour à lui prendre, il l'aura rattrapé au bout de 2 tours.

LES ALLUMETTES



La solution ne nécessite aucun commentaire, il suffit de regarder le schéma pour comprendre.

DEVINETTE

Le dictionnaire

PHOTOS-DEVINETTES

1) *russe* (c)
2) *Apollon* (c)
3) *Marjorie Weaver* (d)
4) *Helen Hayes* (c)

DELASSONS-NOUS...

CHERCHEZ BIEN

LES PETITS CHATS



Voici un cercle contenant 10 petits chats. Il s'agit de tracer 3 cercles à l'intérieur de ce premier cercle, de manière que tous les chats se trouvent séparés les uns des autres.

LE FERMIER ET LE MARAUDEUR

Un maraudeur de pommes voit soudain le fermier arriver dans le champ. Il se cache derrière une meule de paille et comme le fermier le poursuit, il se met à courir autour de la meule.

Ils sont partis de deux points diamétralement opposés ; le maraudeur met 40 secondes pour faire un tour tandis que le fermier ne met que 30 secondes.

Combien le fermier aura-t-il fait de fois le tour de la meule lorsqu'il attrapera le maraudeur ?

UNE HISTOIRE D'ALLUMETTES

Prenez vingt-quatre allumettes et formez un carré composé de neuf petits carrés, de telle manière qu'il y ait trois rangées de trois chacune. Il faut enlever huit allumettes de façon à ce qu'il ne reste plus que deux carrés.

DEVINETTE

Tout paraît renversé chez moi :
Le laquais précède le maître,
Le manant vient avant le roi,
Le simple clerc avant le prêtre,
Et le printemps après l'été,
Noël avant la Trinité,
C'en est assez pour me connaître.

PAS SUR LA BOUCHE

Des savants américains viennent de se livrer à une bien curieuse expérience. Ils ont choisi dix vendeuses de magasins charmantes et très bien portantes. Chaque jeune fille, les mains gantées de caoutchouc, reçut une assiette qui avait été stérilisée. Les dix assiettes furent embrassées une seule fois et remisent aussitôt au laboratoire. Il a été ainsi constaté que chaque baiser produisait de vingt à cinq cent cinquante colonies de bactéries ; deux jours plus tard, ces colonies se multipliaient à raison d'une génération toutes les vingt minutes. Le rouge à lèvres est, d'après les mêmes savants, un « terrain » particulièrement favorable au développement des... microbes.

UN EMPLOI FACILE

Voici ce que répondit Henry Beecher à un jeune homme qui lui demandait de lui trouver un emploi « facile et reposant » :

« Vous ne pouvez pas devenir éditeur ; n'essayez pas de devenir avocat ; ne songez pas à la politique ; éloignez-vous des bateaux, des magasins, des marchandises ; ne devenez ni fermier, ni mécanicien ; ne vous enrôlez ni dans l'armée, ni dans la marine ; ne travaillez pas, n'étudiez pas, ne pensez pas. Rien de tout ceci n'est facile et reposant... Oh ! Mon fils !... Le sort vous a placé dans un monde de labeur. Je n'y connais qu'un seul endroit reposant, et cet endroit, c'est la tombe ! »

ATTRAPES

Qu'est-ce qui se rompt sitôt que l'on en prononce le nom ?
Le silence.

●

Un vannier a 26 vans à fabriquer. Il en fait 7 et donne les autres à faire à son fils. Quel est l'âge du fils ?
Le vannier a 26 vans à faire. Il en garde 7 et donne les autres à son fils. Le fils a 19 vans.

●

Savez-vous écrire 111 avec quatre 9 ?

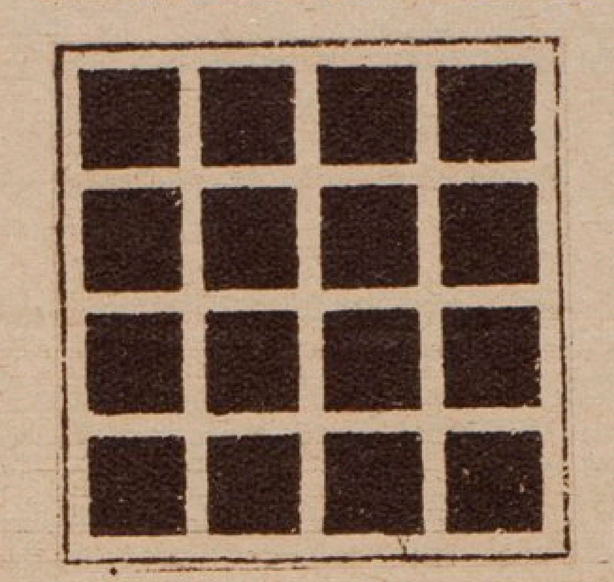
C'est facile. Voici : $\frac{999}{9}$

●

M. Durand, tous les matins à son petit déjeuner, qu'il prenait à 8 heures précises, mangait deux œufs à la coque bien frais. Jamais il ne faisait acheter ou n'achetait d'œufs, il ne les volait pas ; on ne les lui donnait pas, et il n'avait pas de poules.

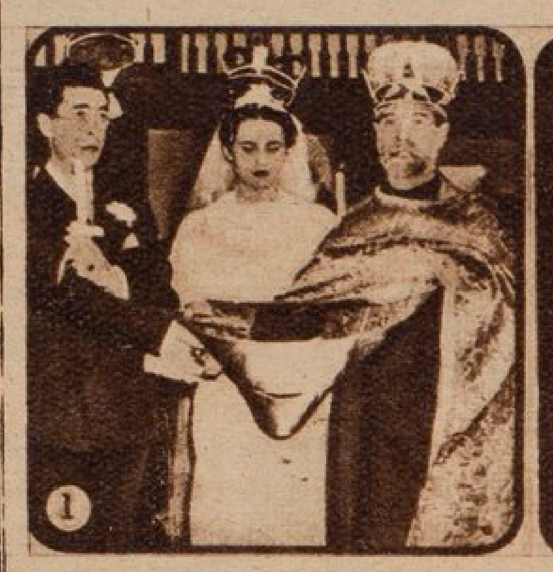
Comment faisait-il pour se procurer deux œufs frais tous les matins ?
Il élevait des canes.

UNE EXPERIENCE AMUSANTE



Fixez quelques secondes l'un quelconque de ces 16 carrés noirs. Bientôt, à l'intersection des lignes blanches, vous verrez apparaître des ronds gris. A présent, essayez de regarder l'un de ces ronds gris. Il disparaîtra aussitôt, tandis que les autres seront toujours visibles. N'est-ce pas curieux ?

PHOTOS-DEVINETTES



1. Les couronnes et les vêtements vous démontrent que c'est un mariage :
   a) *scandinave*
   b) *espagnol*
   c) *russe*
   d) *irlandais*

2. Cette statue, classique entre toutes, immortalise le nom de :
   a) *Jupiter*
   b) *Mercure*
   c) *Apollon*
   d) *Jules César*

3. Cette jeune actrice de cinéma est une des plus célèbres parmi les nouvelles venues. C'est :
   a) *Linda Darnell*
   b) *Lana Turner*
   c) *Lynn Bari*
   d) *Marjorie Weaver*

4. Cette petite violoniste, en grandissant est devenue une grande artiste de théâtre et de cinéma. Elle s'appelle :
   a) *Marlène Dietrich*
   b) *Tallulah Bankhead*
   c) *Helen Hayes*
   d) *Lillian Gish*

GRAINS DE SAGESSE

L'art du bonheur consiste à proportionner ses desseins à ses moyens, et à avoir le goût des plaisirs possibles.
Atkins

La suprême sagesse est de subordonner le rêve au possible.
E. Souvestre

Lorsque nous sommes malheureux, c'est presque toujours parce que, comme des enfants gâtés, nous méprisons l'abondance de nos biens et pleurons pour obtenir une chose qui se trouve hors de notre atteinte.
M.-J. Savage

Rien n'éloigne plus l'homme du port du bonheur que ses prétentions gigantesques.
Sanial-Dubay

Il faut aimer la vie pour ce qu'elle nous donne, et non pour ce qu'elle pourrait nous donner.
Janoe

L'ESPRIT DE BERNARD SHAW

A un interlocuteur qui lui reprochait sa déplorable écriture et la comparait à celle du fameux critique théâtral Morris, il répondit du tac au tac :

— Oui, mais il y a seulement, entre Morris et moi, une petite différence. Ce qu'écrit Morris demeure illisible, même lorsque c'est imprimé.

●

G.B.S. raconte à sa façon la bataille de Waterloo :

— De tous côtés, des ennemis nombreux menaçent les Français. Un officier se présente devant Cambronne et lui demande ce qu'il convient de faire.

— Prendre patience, répond le général, je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

●

Soirée musicale. Le violoniste joue faux. Shaw commence à manifester son impatience.

— Comment, demande-t-il à sa voisine, ce jeune homme n'entend-il pas qu'il joue faux à ce point ?

— C'est, lui répond-on, qu'il est un peu sourd.

— Peut-être pourrait-on lui faire signe qu'il a fini.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)